

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC



MADAME P.-G. LEYMARIE

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

*ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs
leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 1.

1^{er} JANVIER 1904.

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS

Au moment d'inaugurer la 47^e année d'existence de cette Revue, nous tenons à remercier nos abonnés et lecteurs, ainsi que nos correspondants de leur fidélité et de leur dévouement. Grâce à eux, nous avons pu arriver au point où nous sommes sans que ni luttas ni épreuves aient pu nous faire dévier de notre ligne de conduite ou interrompre un seul jour l'œuvre de vulgarisation à la fois spirite et morale commencée par Allan Kardec. ---

Sans doute, il en reste bien peu parmi nos lecteurs — si toutefois il en reste — qui aient assisté aux débuts de cette publication ; mais nous aimons à nous figurer que ceux qui nous soutiennent aujourd'hui forment, avec ceux qui nous ont soutenus les premiers et sont partis, une chaîne ininterrompue de guides et gardiens vigilants.

Sans nous exagérer les progrès faits par notre doctrine, nous pouvons, croyons-nous, nous féliciter de l'extension de la presse spirite et de son importance croissante. La « grande presse », il est vrai, ne daigne pas encore fraterniser avec elle, mais, tout en la tenant poliment à l'écart, elle évite de la haïr et de la ridiculiser : — c'est toujours cela. Auprès de quelques-uns nous passons pour des mystiques, auprès d'autres pour des sectaires... inoffensifs. Petit bonhomme n'en fait pas moins son chemin, et nous avons une presse spirite ou spiritualiste qui ne compte pas moins de 18 organes rien qu'à Paris, 8 en province, 25 pour les autres pays d'Europe, 20 en Amérique et 1 en Australie, soit au total 72.

Nous en donnons la liste ci-après avec la date de leur fondation. Tous échangent avec nous des rapports de fraternité ou de bonne courtoisie. Si, par hasard, nous avons oublié de mentionner quelques-uns des organes dévoués ou seulement sympathiques à notre cause, nous serions très heureux de donner une place, dans une liste complémentaire, à tous ceux qui nous seraient signalés, pourvu qu'on veuille bien nous en adresser un numéro spécimen. De même, nous saurons gré aux personnes qui voudront bien nous aider à combler les lacunes ou réparer les erreurs que, faute de renseignements, nous aurions laissé se glisser.

*Liste des organes de la Presse spirite ou spiritualiste dans le monde entier,
avec la date de leur fondation.*

FRANCE

1858	<i>La Revue Spirite</i>	Paris
1881	<i>La Lumière</i>	»
1890	<i>Le Lotus bleu</i> (Revue théosophique).....	»
»	<i>Annales des Sciences psychiques</i>	»
1892	<i>La Tribune psychique</i>	»
1894	<i>Le Progrès Spirite</i>	»
1896	<i>La Revue scientifique et morale du spirilisme</i>	»
»	<i>L'Initiation</i>	»
»	<i>L'Echo du Merveilleux</i>	»
1897	<i>L'Étincelle</i>	»
»	<i>Revue du Monde invisible</i>	»
1898	<i>Le Spiritualisme moderne</i>	»

1900	<i>Moniteur des Etudes psychiques</i>	Paris
1901	<i>Revue des Etudes psychiques</i>	»
»	<i>Bulletin de l'Institut général psychologique</i> ..	»
1903	<i>Le Phare de l'Espérance</i>	»
»	<i>Le Monde occulte</i>	»
»	<i>Journal de l'Eglise de l'Avenir</i> (organe des Swedenborgiens	»
1876	<i>Les Temps meilleurs</i>	Nantes
1891	<i>La Paix universelle</i>	Lyon
1892	<i>La Curiosité</i> (Revue des Sciences psychiques)	Nice
1895	<i>L'Hyperchimie</i>	Douai
»	<i>La Résurrection</i>	Saint-Raphaël
1900	<i>Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy</i>	Nancy
1901	<i>Bulletin du Centre d'Etudes psychiques</i>	Marseille
1902	<i>La Vie nouvelle et Philosophie de l'Avenir</i> ...	Beauvais

ALLEMAGNE

1870	<i>Psychische Studien</i>	Leipzig
1892	<i>Die Uebersinnliche Welt</i>	Berlin
1896	<i>Zeitschrift für Spiritismus</i>	Leipzig

ANGLETERRE

1880	<i>Light</i>	Londres
1891	<i>Proceedings of the Society for Psychical re- search</i>	»
1900	<i>The Spiritualist</i>	»

AUTRICHE-HONGRIE

1897	<i>La Gnose</i>	Vienne
1901	<i>Novo Sunce</i>	Zagreb

BELGIQUE

1871	<i>Le Messenger</i>	Liège
1890	<i>Le Médecin</i>	Bruxelles
1894	<i>La Vie d'Outre-Tombe</i>	Junet-Gohyssard
1900	<i>Le Petit Messenger</i>	Bruxelles

ESPAGNE

1871	<i>La Revelacion</i>	Alicante
	<i>La Fraternidad universal</i>	Madrid
1895	<i>Revista de Estudios psicologicos</i>	Barcelone
»	<i>Lumen</i>	Tarrasa

	<i>La Irradiation</i>	Madrid
1900	<i>Luz y Union</i>	Barcelone
1903	<i>Ecos de Ultratumba</i>	Elche (Alicante)
HOLLANDE		
1896	<i>Het Toekomstig Leven</i>	Utrecht
ITALIE		
1901	<i>Luce e Ombra</i>	Milan
NORVEGE		
1885	<i>Norgendœnringen mens</i>	Skiew
PORTUGAL		
1900	<i>Revista Espirita</i>	Porto
RUSSIE		
1880	<i>Le Rébus</i>	Saint-Petersbourg
1902	<i>Les Merveilles de la Vie</i>	Varsovie
SERBIE		
1900	<i>Videlina (La Voyante)</i>	Sliven
AMERIQUE		
	<i>The Banner of Ligh</i> (91 ^e volume)	Boston Etats-Unis
1865	<i>Philosophical Journal</i>	San-Francisco »
1875	<i>The Progressive Thinker</i> ..	Chicago »
1885	<i>Ligh of Truth</i>	Cincinnati »
	<i>La Luz</i>	Porto-Rico Antilles
1877	<i>Constancia</i>	Buenos-Ayres Rép. Argent.
1880	<i>La Fraternidad</i>	» »
	<i>Reformador</i>	Rio de Janeiro Brésil
1890	<i>Verdade e Luz</i>	San Paulo »
1896	<i>Revista spirita</i>	Bahia »
1900	<i>A Doutrina</i>	Parana »
»	<i>A Regeneração</i>	Rio Grande do Sul »
1902	<i>A Cruz</i>	» »
	<i>Luz Astral</i>	Amarante »
1903	<i>Rio Academico</i>	Parentius-Amazonas »
1903	<i>O Tacape</i>	Rio de Janeiro Brésil
»	<i>A Luz da Verdade</i>	San Paulo »
»	<i>A Nova Revelação</i>	San Paulo »

1902	<i>Lo Nuevo</i>	Valparaiso	Chili
1903	<i>A dónde vanos ?</i>	Santiago	»

AUSTRALIE

1871	<i>The Harbinger of Ligh</i>	Melbourne
------	-----------------------------------	-----------

On voit par cette liste l'importance qu'a prise la presse spirite ou spiritualiste actuelle, sans avoir fait, il est bon de le dire, de frais quelconques de réclame ou de publicité. Toutefois, nous ne nous aviserons pas d'insinuer que les directeurs de tous ces journaux ou revues font fortune, — non ; la philosophie est un article qui rapporte peu, et nous devons malheureusement reconnaître qu'ils sont souvent obligés de déposer leur plume, faute de ressources suffisantes, car on sait combien a de peine à vivre aujourd'hui toute presse qui, comme la nôtre, n'a pas recours aux bénéfices de la publicité ou ne jouit pas des libéralités d'un Mécène. C'est ainsi que depuis 1860 une trentaine de journaux spirites, environ, ont successivement paru, puis disparu, tant en France qu'à l'étranger, après avoir vécu de 1 à 5 et quelquefois 10 années. La première revue en date fut celle de Pierart, qui n'eut que quelques années d'existence. Les plus anciennes publications qui subsistent encore sont : à Boston, *The Banner of Light*, qui publie aujourd'hui son 94^e volume, et, à Paris, la *Revue Spirite*, fondée en 1858. Viennent après : le *Philosophical journal*, de San Francisco (1865), *Psychische Studien*, de Leipzig (1870), le *Messenger*, de Liège (1871), la *Revelacion*, d'Alicante (1871). 7 ont au moins vingt ans d'existence, 11 au moins dix ans, et 25, moins de cinq ans. Les plus nombreux, 30, sont rédigés en français, et 24 en espagnol ou portugais. Au Brésil, 5 journaux nouveaux ont été créés dans ces deux dernières années, soit autant que dans l'Europe entière pendant le même espace de temps. Toutes ces publications poursuivent avec ardeur et désintéressement une même tâche idéale qui est de préparer le règne de la vérité. — Qu'elles reçoivent ici nos vœux fraternels et nos encouragements les plus vifs.

Jetons maintenant un regard sur l'œuvre accomplie dans l'année qui vient de s'écouler, et, d'abord rendons un hommage bien mérité à ceux de nos conférenciers qui ne marchandent ni leur dévouement ni leur éloquence pour accomplir leur généreux apostolat : à M. Léon Denis qui s'est fait entendre et applaudir à Tours, deux fois à Paris, une fois à Lyon et qui devait encore parler à Lyon, puis à Grenoble et Valence, lorsqu'un deuil cruel est venu l'arrêter et retarder l'exécution de ses projets ; à M. Gabriel Delanne qui a fait de remarquables conférences à Lyon, Marseille, Liège, Bruxelles et Nantes, à M. le général Fix, enfin à tous ceux qui, connus ou inconnus, ont mis sans compter leur temps et leur parole au service de la cause.

Parmi les ouvrages importants parus en 1903, signalons : *Les Frontières de la Science* par le colonel de Rochas; le *Dictionnaire encyclopédique universel* de C. Flammarion; les *Poésies nouvelles* de Mlle France Darget; *Dans l'Invisible*, de Léon Denis, *Recherches sur la médiumnité*, de Gabriel Delanne; la *Zone-Frontière*, de M. Sage; *Le sommeil naturel et l'hypnose*, du même auteur; *Les Phénomènes psychiques*, de J. Maxwell, docteur en médecine, avocat-général près la cour d'appel de Bordeaux; *L'Inde*, de Pierre Loti, son dernier ouvrage, qui nous a valu tout récemment l'admirable compte rendu de notre éminent collaborateur Ed. Grimard.

Rappelons pour mémoire le procès d'Anna Rothe, condamnée par les juges de Berlin, mais acquittée par tous les cœurs spirites; et donnons un souvenir ému et reconnaissant à la mémoire d'un de nos maîtres disparus, Aksakof, ce militant de haute envolée.

Enfin, mentionnons les Sociétés nouvelles qui ont été fondées : c'est, d'abord, sous les auspices de M. Léon Denis, l'*Union spiritualiste nantaise* et la *Fédération spirite du Sud-Ouest*; puis la *Société spirite algérienne*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Fédération spiritualiste algérienne* et tunisienne; la *Société d'études psychiques*, de Marseille; la *Fédération spirite lyonnaise et régionale*, qu'il ne faut pas confondre non plus avec une société plus ancienne, la *Fédération spirite lyonnaise*; et finalement, l'*Alliance spirite universelle*, fondée par M. Albin Valabrègue.

On se rappelle en quels termes humoristiques ce dernier a signalé la déception qu'il avait éprouvée. Sur beaucoup d'appelés bien peu étaient venus. Que faire alors ? Mieux valait, pensait-il, convertir un seul savant comme Berthelot que deux cent mille inconnus, car la conviction d'un Berthelot aurait bien vite fait de convertir les deux cent mille... et plus. Exemple, Crookes. Ceci, à notre avis, est une simple boutade... et une illusion. Il faudra cent mille nouveaux spirites, pour qu'un Berthelot se lève. Les savants ne font pas les convaincus, ils entraînent seulement les indécis.

Que M. Albin Valabrègue nous permette donc de reprendre son appel et d'engager tous nos frères à donner leur adhésion à l'*Alliance Spirite universelle*, en leur rappelant qu'il n'y a pas de cotisation exigée, mais un simple droit d'entrée d'un franc par personne, à faire parvenir au Fondateur, chemin Sautter, 10, à Genève.

Ce sera pour les spirites un moyen de se compter, peut-être de se connaître, et, dans tous les cas, de s'unir, d'unir leurs forces dispersées, qui sont, par suite, des forces perdues. Car il y a, d'une part, trop de spirites isolés, et, d'autre part, trop peu de grands centres. En essayant de grouper les uns on pourrait former les autres. Que chacun y songe ! le spiritisme ne doit pas rester une doctrine cachée, dissimulée; il faut qu'il puisse éclater comme un soleil spirituel et luire pour tout le monde ; et qui saura mieux

préparer cette ère nouvelle qu'une alliance universelle qui commencera par rallier, sans distinction de nuances, tous les spirites de bonne volonté sous son drapeau ?

A nos amis donc, à la presse spirite, à tous ceux qui veulent résolument le triomphe du spiritualisme moderne, d'unir leurs efforts pour réaliser cette alliance !

LA REDACTION.

LES DIEUX DES PHILOSOPHIES

(Suite.)

Le Père Malebranche, tout à la fois cartésien et chrétien, chrétien jusqu'au mysticisme, nous offre un système mixte de philosophie religieuse qui ne nous suggère aucune idée vraiment nouvelle. Sa philosophie est celle de Descartes, sa théologie, celle de Saint Augustin et son seul objectif est de les unir — de faire de l'une et l'autre personnalité, mystiquement combinées en lui, un seul philosophe, un seul esprit, un seul cœur.

Cette étrange synthèse ne lui procure aucun avantage et ne nous fournit à nous qu'une sorte de compromis ou d'équivoque de signification quelque peu confuse, si bien que la résultante ne saurait répondre au désir que nous avons de trouver, dans tel ou tel des systèmes que nous étudions, l'idée d'un Dieu de nature catégoriquement formulée. C'est donc en des régions où règne un mysticisme déconcertant que nous entraîne Malebranche pour qui Dieu est l'Être infini excluant toute particularité et absorbant en lui toute existence. Qu'en résulte-t-il ? C'est que nulle idée ne pouvant représenter l'Être infini qui est à lui-même sa propre idée, il ne saurait y avoir entre lui et la pensée humaine, ni communion, ni intermédiaire... de telle sorte que c'est « en Dieu et par Dieu que nous voyons toute chose ». Dieu placé au-dessus de toutes les idées, les enferme dans son essence, où il les contemple éternellement — Dialogue permanent de la Dété suprême avec son Verbe, conversation mystérieuse où Dieu, en tant qu'être, se livre tout entier à Dieu, en tant que pensée !...

Est-il étonnant que nous perdions pied, dans ces subtilités par trop transcendantes ? Dieu seul a donc le pouvoir, Dieu seul a l'efficace, Dieu seul meut les âmes et les corps par « harmonie préétablie », c'est-à-dire par parallélisme préordonné, par correspondance existant dès l'origine. L'âme et le corps sont deux horloges réglées l'une sur l'autre et continuant à mar-

quer la même heure, sans qu'il y ait entre elles la moindre influence réciproque.

N'avons-nous pas le droit de demander ce que deviennent, dès lors, la liberté, la volonté, le désir d'évolution qu'éprouve toute âme normale, toute monade divine consciente de son devoir ? Vous faites-vous une idée du spectacle étrange qu'offrirait cet « univers-orchestre » où chaque musicien, aveugle et sourd, jouerait mécaniquement sa partie, sans entendre ce que jouent ses voisins ?

Conception fantasque, paradoxale qui ne pouvait vraiment surgir que de la cervelle d'un cartésien doublé d'un chrétien, l'un et l'autre géomètres par dessus le marché.

Mais voici que se présente une grosse difficulté. Cet homme machine, cet automate qui ne voit que par Dieu, qui ne fait rien sans Dieu, le voilà cependant qui se met à pécher !...

Qu'à cela ne tienne, répond Malebranche, Dieu va le relever. Comment, par qui ? « Par l'intervention d'un médiateur. A l'heure fixée, à l'heure décisive, le Verbe se fera chair. Il ne s'unira pas seulement à la pensée de l'homme, mais aussi à son corps et par cette union mystérieuse, l'âme humaine, le corps humain, toutes les âmes et tous les corps, bref toute la création sera transformée, relevée, sanctifiée et c'est ainsi que l'incarnation du Verbe dans l'humanité, éternellement méditée par le Créateur, renferme la raison dernière de l'œuvre divine. Les incrédules prétendent que l'incarnation de Jésus-Christ est le scandale de la raison et sans doute ce dogme a ses obscurités, mais du sein du mystère de l'Homme-Dieu, jaillit un trait de lumière qui éclaire le rapport du fini avec l'infini, de la créature avec le Créateur. »

Devant cette explication inattendue, se récrient cartésiens et théologiens, surtout.

Si l'homme n'eût point péché, objectent ces derniers, le Verbe ne se serait pas incarné. Vous faites donc le péché nécessaire ou l'incarnation inutile !

Cette objection si justifiée, si grave, n'arrête point Malebranche. L'oratorien têtue s'enfonce dans sa théorie et fertile en expédients, inépuisable en hypothèses, il entasse témérités sur témérités : « Quoique l'homme n'eût point péché, dit-il, une personne divine n'aurait pas laissé de s'unir à l'univers pour le sanctifier, pour le tirer de son état profane, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, en reçût une qui répondit à son action. Le Verbe ne peut-il s'unir à l'ouvrage de Dieu sans s'incarner ? Il s'est fait homme, mais ne pouvait-il se faire ange ? Il est vrai qu'en se faisant homme, il s'unit en même temps aux deux substances et que par cette union, il sanctifie toute la nature. C'est pour cela que je ne sais point si le péché a été la seule cause de l'incarnation du Fils de Dieu. »

Plaidoyer bizarre ! A quelle pauvre argumentation est obligé de recourir notre philosophe, pour la défense obstinée de ce dogme de la rédemption telle que l'envisage la doctrine orthodoxe. Que signifie cette prétendue « Sanctification de la nature » ? Est-ce donc vraiment tout l'univers qu'a compromis la peccadille d'Adam ? Quelle amplitude extravagante donnée à ce premier péché hypothétique, tout au plus symbolique et qu'a si étrangement défiguré une dogmatique paradoxale.

Et encore, si cette sanctification rédemptrice avait été universelle; mais point du tout. Elle ne s'applique qu'aux élus prédestinés et Malebranche, hypnotisé par son orthodoxie de commande, oublie les millions d'âmes humaines qui n'ont pas connu le Christ... sans même parler des innombrables humanités extra-terrestres qui ont rempli, remplissent et rempliront aux siècles des siècles les mondes de l'univers cosmique.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, l'on pourrait presque dire de fatal, c'est que les déformations qu'ont subies certaines vérités spirituelles ont rejailli sur les esprits les plus fermes, et les ont désorganisés au point que nombre de philosophes ont cru pouvoir accepter sans protestation les plus flagrantes injustices qui, si gravement, ont compromis le monde moral.

L'exemple de Malebranche n'est-il pas là pour le prouver ? S'arrête-t-il dans la voie où il vient de s'engager ? De plus en plus il s'abandonne et s'enfonce en des sentiers perdus. « Le dessein de Dieu dans son Eglise, poursuit-il imprudemment, c'est de faire un ouvrage digne de lui. Il veut que l'Eglise s'étende et s'amplifie, car son désir est que tous les hommes soient sauvés. C'est dans la grandeur et la beauté de ce dessein qu'il se complait manifestement, mais... voilà qu'à ce désir miséricordieux, il oppose les « règles de sa sagesse ». Il eût peut-être voulu sauver tous les hommes ; mais il ne sauvera que ceux « qu'il peut sauver », agissant comme il doit agir. C'est aux hommes à suivre sa voie et ce n'est pas pour eux qu'il changera la régularité de sa conduite ! »

Déraillement complet. Nous tombons, ici, dans l'amphigouri d'une théologie qui s'égare dans les subterfuges. A la place de la méthode d'observation intérieure et du témoignage de la conscience, le Père Malebranche introduit on ne sait quel procédé hasardeux, fondé sur des spéculations abstraites. En cela, il imite Descartes d'une façon malencontreuse. Perdant de vue l'âme et sa conscience, il y substitue une âme automatique réduite à ne recevoir que des perceptions passivement subies.

En résumé, le dernier mot de cet étrange génie, tout à la fois mystique et géomètre, c'est que la nature n'est qu'un vaste théâtre où s'opèrent les « mouvements de Dieu » — si bien que les hommes n'étant que les cordes inconscientes d'un instrument aux mille touches dont Dieu se sert pour sa gloire, l'univers s'efface, l'âme humaine s'évanouit ; Dieu seul reste sur cette scène qu'il remplit de son absorbante immensité (E. Saissset.)

Du cartésien Malebranche, passons à Spinoza, cartésien lui aussi, mais panthéiste déterminé. N'est-il pas autre chose, encore ? L'on ne sait trop qu'affirmer, en face de ce philosophe-sphinx, ou philosophe-Protée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été fort mal compris, si l'on doit prêter foi aux jugements contradictoires et parfois infamants dont il a été l'objet. N'est-ce pas lui que le « doux » (1) Malebranche appelle un *misérable*, que Bayle le sceptique traite d'athée, que Voltaire, si indulgent d'ordinaire, appelle adversaire de Dieu... tandis qu'après un revirement complet, Lessing s'indigne qu'on traite Spinoza comme un *chien mort*, que Novalis découvre dans cet athée prétendu un mystique « ivre de Dieu » et que Schleiermacher, enfin, l'invoque dévotement comme un véritable saint.

Quoi qu'il en soit et sans prendre parti dans la querelle, nous pouvons nous demander quel est en définitive le Dieu de Spinoza ?... Et voilà que nous retrouvons le cartésien, qui, semblable à tous les disciples du maître,

(1) Doux... l'était-il tant que cela, ce raisonneur desséché par les abstractions et les mathématiques, comme le furent généralement les cartésiens, insensibles et cruels précurseurs, du reste, des vivisectionnistes de nos temps modernes. — Ne connaît-on pas « l'histoire de la chienne de Malebranche ?... »

La voici cette histoire que nous résumons en deux mots, pour ceux qui pourraient l'ignorer.

Donc, notre cartésien causait un jour avec son ami Fontenelle, lorsque survint sa chienne — désormais légendaire — qui douce et fidèle s'approche de son maître pour le caresser. Mal en prit à la pauvre bête, car l'irascible philosophe la renvoya d'un violent coup de pied qui fit pousser à l'animal de longs cris douloureux.

— Pourquoi ce traitement cruel ? demanda Fontenelle, surpris et offusqué par cette brutalité inattendue.

— Cruel, en quoi ? répliqua l'autre, ne savez-vous pas que les bêtes ne souffrent pas ?

— Ces cris, cependant...

— Ces cris, mais ils ne sont que le « grincement des rouages dont l'animal est composé », fit l'impassible et systématique ergoteur qui, froidement, reprit l'entretien interrompu.

Nous ne savons ce que pensa Fontenelle de cette définition fantaisiste. Toujours est-il que le bonhomme Lafontaine, non cartésien, à la vérité, mais ami des bêtes, crut devoir protester contre cette abominable doctrine, suivant laquelle l'animal n'est rien d'autre qu'une « simple machine à ressorts » sans pensée, ni sensibilité d'aucune sorte. (Voir son discours à Mme de La Sablière.) Et pour notre part, nous pensons que ces cartésiens incomplets à qui manquait si manifestement la fibre de la pitié, étaient de tous points incapables de comprendre la nature, la vie, la vie qui est chose divine... et Dieu par conséquent

bien loin de nous répondre dans l'élan d'une âme émue et pénétrée, nous offre des axiomes, des définitions, des postulats avec propositions et corollaires — bref tout l'attirail géométrique si cher aux raisonneurs de cette Ecole.

Ce n'est point que notre philosophe soit dépourvu de bonnes intentions, de louables désirs et d'aspirations parfois élevées, témoin certains passages comme celui-ci par exemple : « D'où viennent, se demande-t-il, les agitations et les souffrances de l'âme ? Elles tirent leur origine de l'amour excessif qui l'attache à des choses variables et passagères. Au contraire, l'amour qui a pour objet quelque chose d'éternel et d'infini remplit notre âme d'une joie pure et sans mélange de tristesse et c'est vers ce bien digne d'envie que doivent tendre tous nos efforts. »

Ne semble-t-il pas que notre philosophe tourne au mysticisme, mysticisme de bon aloi, à coup sûr, puisqu'il préconise l'amour des choses invisibles et par suite rétablit la prééminence de l'esprit sur la matière. Toutefois ce passage, comme bien d'autres, trahit l'idée maîtresse de Spinoza, le panthéiste, à savoir l'idée de l'infini, du parfait ou comme il dit de la « substance » et c'est dans la contemplation de cette substance, non plus vivante, mais abstraite, qu'il s'hypnotise au point de nous faire l'étrange déclaration suivante : « Dieu pense et il n'a pas d'entendement, Dieu est actif et libre, mais il n'a pas de volonté. »

D'autres passages viennent sans doute effacer l'impression que nous laissent d'aussi étranges propositions, mais à quelles fluctuations sont condamnés ces dialecticiens qui, entre leur conscience d'hommes et leur passion pour des « procédés » dont ils ne peuvent s'affranchir, oscillent sans cesse d'un pôle à l'autre. L'on dirait d'un dialogue bizarre entre deux personnalités différentes qui, tour à tour, se contredisent dans l'illogisme de leurs attestations. A cette question : qu'est-ce que l'homme ? voici que l'un des personnages, dans un éclair de mysticisme, nous répond : « L'âme humaine n'est au fond qu'un mode de la substance divine. L'âme humaine et le corps humain ne sont qu'un seul être à deux faces et pour ainsi dire un seul et même rayon de la lumière divine qui se dédouble et se réfléchit dans la conscience. »

Réponse admirable, certes, d'où notre philosophe, nous l'espérons du moins, va tirer comme conclusion que l'homme est grand, que l'homme est libre, puisqu'il est de race divine... Vain espoir ! car voici l'autre personnage du dialogue qui, se noyant dans les subtilités, se déroband et s'égarant dans les ténèbres, proteste et répond, l'on ne sait vraiment pourquoi : « Non, l'âme humaine n'est qu'un automate spirituel !... »

Voilà donc que notre étrange philosophe se déclare fataliste, ce qui, naturellement l'empêche de donner aux idées de bien et de mal, le sens qui leur

est habituellement attribué, le bien n'étant pour lui que l'utile, c'est-à-dire « ce qui amène la joie et écarte la tristesse ». Déclaration d'autant plus inattendue que rien, dans la conduite de notre singulier moraliste, ne nous autorise à croire qu'il ait été poussé à une telle réduction des principes moraux par un désir quelconque d'épicurisme ou de sensualité. Humble et modeste dans sa tenue, simple dans ses goûts, sobre jusqu'à l'ascétisme, il eût pu vivre sans privation ni regret dans une congrégation de cénobites.

Nulle affectation, nulle pose dans cette nature droite, équilibrée, dont le désintéressement était à ce point réel et sincère que par deux fois il refusa d'accepter une somme de 2.000 florins que voulait lui donner un de ses amis, et plus tard, une rente de 200 florins non moins cordialement offerte par un autre ami généreux.

— Non, merci, répondit l'incorruptible ascète, ce que j'ai me suffit... et il est de fait qu'il lui fallait bien peu pour vivre et moins encore pour se distraire.

« Il se divertissait quelquefois, raconte un de ses biographes, à fumer une pipe de tabac, ou bien, lorsqu'il voulait se relâcher l'esprit tendu par de trop longues méditations, il cherchait des araignées qu'il faisait lutter ensemble, ou des mouches qu'il jetait dans leurs toiles et regardait ensuite cette bataille avec tant de plaisir qu'il éclatait parfois de rire. » Après quoi, quittant mouches et araignées, il reprenait le fil de ses pensées — pensées bien complexes, souvent bizarres et contradictoires à l'occasion.

Nous avons parlé de Spinoza cartésien, de Spinoza fataliste, disons maintenant quelques mots de Spinoza panthéiste, mystique, surtout, car il était bien véritablement « ivre de Dieu », suivant l'expression de Novalis.

« Quel est le moyen de connaître clairement les choses ? se demandait-il. Ce à quoi il se répondait : « C'est de former de ses idées une chaîne dont l'idée de Dieu soit le premier anneau, en d'autres termes de penser sans cesse à Dieu, en un mot, de voir tout en lui » — exactement ce que disait Malebranche.

« Quand on en est là, tout le reste suit nécessairement, car nos désirs se conforment à nos pensées et nos actions à nos désirs. Posséder Dieu, vivre en Dieu, voilà la vie parfaite. »

Telle est la morale de Spinoza, telle est aussi sa religion, car pour lui les deux se confondent. Aimer ses semblables et Dieu — voilà la loi divine.

Cette loi a-t-elle une sanction au-delà de la vie terrestre et l'idée d'une vie future se conçoit-elle dans le système de Spinoza ? C'est ici que se représentent et se compliquent les difficultés et les doutes. Comment comprendre qu'un philosophe qui nie la responsabilité morale et pour lequel le bien n'est autre chose que l'utile, puisse reconnaître la nécessité d'une existence ultérieure ? Serait-elle même possible, étant donné, au dire de Spinoza, que

l'âme est inséparable du corps ? Alors que la mort brise les attaches de la vie organique, ne faut-il pas que l'âme partage la fortune du corps et comme lui se décompose étant composée comme lui ? Et ce n'est pas vaguement qu'il formule cette extraordinaire déclaration. C'est en termes formels qu'il affirme que l'existence de l'âme est détruite dès l'instant où elle cesse d'affirmer l'existence du corps...

Ne semble-t-il pas que notre imprudent philosophe se plaise à fournir lui-même les armes qui serviront à le battre, alors qu'en dépit de ses attestations précédentes, il ne craint pas d'affirmer que loin de renoncer à l'immortalité métaphysique de l'âme, pas plus qu'à son immortalité morale, il les admet l'une et l'autre, déclarant que l'âme humaine, sinon tout entière, au moins dans la meilleure partie d'elle-même, est de sa nature immortelle et que la vie à venir, loin d'exclure la personnalité, la suppose, puisque c'est une « vie purifiée de toute misère terrestre ».

Qu'est-ce à dire ? N'est-ce point ce même Spinoza — philosophe-Protée, nous l'avons déjà dit — qui vient de nous déclarer qu'après la dissolution des organes, ne sauraient exister ni l'imagination, ni la mémoire ? Ne nous oblige-t-il pas à lui demander comment, dès lors, pourrait s'effectuer la continuité de la conscience ?

— « Nous sentons que nous sommes immortels », répondit-il sans se déconcerter.

Discuter dans de telles conditions devient chose difficile. Que croire, que supposer, en présence d'un pareil illogisme ? Déguisant sa pensée, jouant sur les mots, appellerait-il par hasard vie future, l'éphémère durée de notre âme qui, forme momentanée du principe éternel, s'écoule avec une lenteur variable sur le mobile océan de la vie universelle — sorte de Nirvana moderne, renouvelé du panthéisme oriental ?

Mais, alors, la vie que nous promet Spinoza n'est qu'un leurre insuffisamment déguisé sous une apparence métaphysique, rien d'autre que l'ironique parodie d'une post-existence fictive, puisqu'elle est sans personnalité consciente, qu'un rêve de philosophe, enfin, nourri de chimères flottantes... incohérentes peut-être ?

Oui, certes, incohérentes, si bien que l'on est en droit de répéter, après l'un de ses commentateurs : comment donc s'expliquer ces tergiversations d'une pensée ordinairement si droite et si ferme, ces oscillations incompréhensibles d'un système où brillent de si éclatantes vérités, au milieu des plus déconcertantes contradictions ?

Il est incontestable que tout est confus dans cette doctrine, dans ce « cartésianisme immodéré », comme l'appelait Leibnitz, où s'amalgament, dans une combinaison hétérogène, un panthéisme fataliste et presque matérialiste parfois, avec une métaphysique aggravée de mysticisme, où l'immor-

talité n'est que fictive, où enfin la conscience et la liberté humaine, et par suite toute existence individuelle, après avoir surnagé quelques instants sur l'océan de l'Immensité divine, y sombrent et y disparaissent sans retour.

Principes arbitraires, conclut E. Saissel, conséquences funestes et parfois immorales. — Tel apparaît, malgré sa belle ordonnance, l'ondoyant et complexe panthéisme de Spinoza.

Voilà que nous avons parcouru, presque en tous sens, le monde des idées cartésiennes, où nous avons vu, du sein d'obscurités diverses, jaillir çà et là d'éclatantes lueurs et de saisissantes vérités, mais où nous n'avons pas trouvé le Dieu pouvant répondre à nos aspirations les plus hautes, c'est-à-dire l'idéal que réclament impérieusement nos esprits et nos cœurs.

Poursuivons donc notre enquête; informons-nous auprès du rival, du contradicteur de Descartes, l'illustre Isaac Newton, le jeune philosophe prodige qui, à 23 ans, avait inventé le calcul infinitésimal, analysé la lumière et découvert l'attraction universelle. Dès le début de ses études, il avait lu la *Géométrie* de Descartes et s'était trouvé en contradiction ouverte avec celui que nul en Europe n'osait plus ni critiquer ni juger. Physique générale, astronomie, optique, tout dans les systèmes de Descartes lui parut « mal assuré ». C'est l'édifice entier qu'il faut refaire, déclare-t-il avec une tranquille assurance.

Mais laissons de côté les questions générales dont nous n'avons que faire ici. La seule chose qui nous importe, c'est de savoir quel est le Dieu de Newton, en quoi il ressemble à celui de Descartes, en quoi surtout il en diffère.

Constatons tout d'abord que si, pour ce dernier, Dieu est le premier principe de la philosophie naturelle, chez Newton c'en est la conclusion dernière. Nous savons que pour trouver son Dieu, Descartes ne fait autre chose qu'enlasser hypothèses sur hypothèses, procédant non point en physicien, mais en géomètre; construisant et façonnant un monde idéal, sans même s'informer de ce que pourrait bien être le monde des réalités vivantes.

Newton, ennemi juré des hypothèses qui lui paraissent anti-philosophiques, n'entend point procéder de la sorte. A ce fantastique édifice qui lui semble manquer de base, il veut substituer les « solides assises d'un impérissable monument » et dans ce but il commence par réformer la méthode des investigations. Au lieu d'aller des causes aux effets, il veut que l'on aille des effets aux causes. Au lieu de n'attribuer à l'observation qu'un rôle accessoire, il veut qu'on lui confie le rôle prépondérant.

L'on connaît la tradition, autorisée du reste, qui nous représente Newton illuminé, subitement inspiré par l'idée que lui suggère un fait insignifiant en apparence.

Assis, un jour, sous un pommier, il voit un fruit se détacher de l'arbre et tomber à ses pieds. Combien de fois d'autres pommes étaient ainsi tom-

bées devant nombre de spectateurs qui, certes, ne s'en étaient pas montrés surpris ? Mais c'est que l'heure était venue sans doute... et voilà notre philosophe qui réfléchit et s'interroge :

— Pourquoi donc, se demande-t-il, s'est-elle dirigée vers la terre, cette pomme qui, en définitive, libre comme elle l'était, aurait pu, soit remonter dans l'espace, soit y prendre, à droite ou à gauche, une direction quelconque ?

Libre, ai-je dit, mais c'est qu'elle ne l'était pas, sans doute. Elle semble avoir obéi à une « force » ainsi que le font tous les corps, qui, invariablement, retombent sur le sol... Et c'est en concentrant ses longues méditations sur la nature mystérieuse de cette force qui lui paraît avoir été « attractive » que notre chercheur de génie découvre la loi de la gravitation universelle.

Inutile d'insister sur cet incident devenu dès longtemps légendaire dans l'histoire de la philosophie, comme le sont devenus tant d'autres incidents ayant amené d'importantes découvertes — toutes, vraisemblablement, inspirées à des cerveaux humains, par ces Intelligences ambiantes dont se composent les populations invisibles de l'espace et auxquelles nous rattachent des rapports de fraternité, de véritables liens de famille, étant donnée l'indéniable parenté qui, d'un bout de l'univers à l'autre, solidarise les humanités entre elles, comme aussi tous les groupes d'être quels qu'ils soient, épars dans l'étendue. N'est-il pas tout naturel que les vies particulières reçoivent leurs vibrations de l'Océan de Vie qui les baigne et les pénètre ?

— Vos merveilleuses découvertes, demandèrent de toutes parts à Newton ses amis et ses admirateurs, ne pourraient-elles servir à rendre plus manifeste l'existence de Dieu ?

— N'en doutez pas, leur répondit-il. Il serait absurde de supposer qu'une aveugle nécessité préside à l'univers qui n'a pu tirer son origine que d'un Être primitif ayant idées, puissance et volonté. — Et c'est ainsi que Newton fut amené par sa méthode scientifique à découvrir la cause première du mouvement et de l'ordre de l'univers.

Toutefois, il n'en resta pas là et nous le voyons s'engager, en dépit de sa prudence, dans une théorie fort originale, mais singulièrement hasardeuse.

Très préoccupé par l'idée de l'espace, il se demande quelle en est l'origine et surtout la nature. Est-il indépendant des corps qu'il enferme; peut-on, d'autre part, le concevoir comme limité, comme mobile ou variable, comme pouvant cesser d'exister ? — Impossible, évidemment.

Mais quoi ! si l'espace existe réellement — ce dont personne ne s'est jamais avisé de douter — s'il est infini, indépendant, immuable, nécessaire... que lui manque-t-il pour être Dieu, ou tout au moins un des premiers principes des choses ?... Étranges questions qui vont nous amener, où donc ?...

Elles nous mènent si loin, que notre hardi philosophe n'hésite pas à nous déclarer tout net que l'espace infini est pour Dieu une sorte de *sensorium* où il perçoit les objets du monde physique.

Et le voilà qui, sentant sans doute qu'il nous doit quelques explications, s'efforce à nous en donner dans la mesure du possible.

L'espace, déclare-t-il, tout infini qu'il soit, indépendant et immuable, n'est point à la vérité un être en soi. Qu'est-il donc ? L'un des attributs de Dieu, tout comme la durée en constitue un autre. Otez du monde les êtres et les choses, l'espace infini et l'infinie durée n'en subsisteront pas moins et c'est dire en même temps que Dieu subsistera aussi, car l'un et l'autre sont ses « manières d'être ».

Etant admis cela, la présence de Dieu dans l'univers apparaît sous un jour tout nouveau. Ce n'est plus seulement par sa vertu créatrice et conservatrice qu'il est présent dans la nature, il l'est effectivement et substantiellement. Il est en un mot la substance dont la durée et l'étendue infinies sont les modes d'existence — ce qui n'empêche pas Newton d'affirmer, chose assez bizarre, que Dieu, bien que présent partout, ne peut être considéré comme l'âme de l'univers. Et c'est là son dernier mot.

Tout cela, il faut en convenir, est passablement confus — confus et vague comme ce que nous avons trouvé jusqu'ici dans les systèmes dont il vient d'être question.

Nous ne pouvons nous dissimuler que Descartes, Malebranche et Newton, en dépit de toutes les différences qui distinguent leurs théodicées, ont à peu près le même Dieu, mais que d'autre part l'accord apparent de ces grands esprits est souvent démenti par les tendances respectives de leurs systèmes. Tous placent à l'origine des choses un Dieu créateur; mais dans quelles conditions singulières sont parfois conçus les rapports qu'ils établissent entre ce Créateur et l'univers manifesté.

Descartes se forme de la toute-puissance divine de si incohérentes idées que la manifestation de cette puissance paraît tour à tour dépendre soit d'un pur caprice, soit de l'exigence d'une inéluctable nécessité.

Malbranche qui, tout d'abord mieux inspiré, ce semble, associe à la toute-puissance la sagesse et la bonté divines, finit par absorber dans une déité de fantaisie tout être, toute libre action, toute conscience individuelle, si bien que ce vaste univers, qu'emplit la vibration de myriades de vies en évolution, ne semble plus être habité que par des automates inconscients, ou par de vagues ombres qui, flottantes quelques instants, finissent par se noyer dans l'immensité divine.

Et enfin Newton, lui-même, ce penseur si sérieux, si positif, cet ennemi déclaré de toute hypothèse chimérique, de toute abstraction conventionnelle, mais trop absorbé sans doute par la systématique observation des phéno-

ménalités physiques, ne conçoit-il pas un Dieu de nature amorphe, vaguement noyé dans l'espace et se confondant avec la durée ?

Aussi, est-ce en pleine déception que nous demandons quelque lumière nouvelle, que nous réclamons un philosophe qui, dans une vision spiritualiste, aura conçu l'idée d'un Dieu vivant que nous ne verrons sortir ni des formules d'un mathématicien, ni des syllogismes d'un dialecticien scolastique.

Certes, si un tel philosophe a jamais existé, ce ne peut être que Leibnitz; aussi est-ce lui que nous avons hâte de consulter, d'interroger, d'interpeller.

(*A suivre.*)

E. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'évolution de l'idée religieuse (*Suite*) (1)

III

LES CROYANCES ANCIENNES.

Nous avons vu dans les dernières causeries que l'idée monothéiste — profondément gravée dans l'âme du peuple hébreu par la main de son rude législateur, — s'était épurée avec Jésus, et que ce dernier, idéalisant les conceptions de Moïse, avait annoncé un Dieu, souverainement juste et bon, ainsi qu'une vie future avec toutes les conséquences qu'elle comporte.

Je n'ai pas l'intention, dans ces simples causeries, de faire un historique, même succinct des anciennes religions : Je désire simplement rappeler en quelques lignes quelles furent les croyances de nos ancêtres, de ceux qui devaient, sous tous les rapports, devenir nos instructeurs.

De grandes civilisations avaient été le résultat des efforts millénaires des générations primitives. L'Égypte, la Chaldée, la Perse, nous ont laissé des monuments qui témoignent de leur formidable puissance, et l'étude des hiéroglyphes, de la langue védique et des inscriptions cunéiformes, bien qu'encore incomplète, nous fait connaître peu à peu la mentalité de ces peuples disparus.

Mais bien avant ces civilisations qui remontent à quelques milliers d'années, il y en avait eu d'autres qui ne nous seront probablement jamais dévoilées.

Le Sphinx était déjà debout depuis un nombre d'années inappréciable, lorsque commença la première dynastie des Pharaons, 5000 ans avant notre ère : et dans une petite île déserte, perdue dans l'immensité de l'Océan Paci-

(1) Voir les numéros de mai et de juin.

fique, — l'île de Pâques, — se trouvent des débris de temples énormes, des statues colossales de dieux, et de grandes routes dallées qui traversent l'île, pour se perdre des deux côtés dans l'Océan.

Un peuple capable d'exécuter de pareils travaux ne pouvait pas habiter ce petit grain de sable séparé de toute terre par des distances énormes, et on ne peut guère concevoir l'île de Pâques que comme les derniers vestiges d'un continent disparu.

Quels étaient les peuples qui l'habitaient ? Quelle était leur civilisation ? Quel était leur degré d'avancement moral ? — Nous n'avons sur ces questions aucun renseignement.

Mais, antérieurement peut-être à la disparition de ces peuples, vivant en même temps qu'eux, il y avait dans l'Inde, — dans ce pays que sa situation géographique a pu mettre à l'abri des grands déluges, — il y avait des hommes qui, par leur intelligence, leur savoir et surtout leur haute moralité, paraissent être arrivés au sommet de la perfection humaine.

Depuis quelques années, de savants orientalistes sont parvenus à lire les plus anciens livres sacrés du peuple indou, et la traduction qu'ils nous apportent nous plonge dans l'étonnement le plus profond.

La philosophie, dans ce qu'elle a de plus grand et de plus élevé, l'algèbre, la géométrie, l'astronomie n'avaient plus, semble-t-il, de secrets pour ces hommes extraordinaires. Si la chronologie des Indous est exacte, si nous l'avons bien comprise, et si leur manière de supputer le temps s'accorde avec la nôtre, on trouve, disent certains auteurs, que leurs astronomes calculaient exactement la position des étoiles *cinquante-huit mille ans* avant notre ère, et le *Somódœvo*, l'œuvre de Gœtomo, un des plus grands philosophes qui ait paru sur la terre, était écrit il y a *trente mille ans* d'après son traducteur, l'éminent ingénieur Tremeschini.

M. Chavée fixe à l'année 13901 la promulgation du Code de Manou et les Egyptologues assignent généralement à la plus vieille des pyramides une existence de 6.000 ans. Ainsi, déjà à cette époque, les Egyptiens possédaient une civilisation prodigieuse qui avait commencé des milliers d'années auparavant, probablement sous le règne de Manès ou de Ménès, venu de l'Inde pour coloniser la vallée du Nil. Le docteur Wahu, dans son ouvrage si intéressant, « le Spiritisme dans l'antiquité », rappelle l'opinion de M. Chavée sur l'époque de la publication des lois de Manou, et il dit qu'il est bien facile de vérifier certaines dates à l'aide des calculs astronomiques si savamment établis par M. Rodier (*Antiquité des races humaines*, Paris 1862.) Quelles étaient les croyances de ces peuples de l'Inde dont l'existence paraît remonter à une époque qui confond notre imagination ?

Leurs livres sacrés vont nous répondre.

Les Védas sont remplis de longs hymnes d'adoration, d'élangs continuels

vers le Dieu suprême, l'Esprit éternel, celui qui *seul se connaît soi-même*, l'être des êtres, la puissance des vivants. Le Mahâbhârata le définit ainsi :

« Dieu est un, immuable, dénué de parties et de formes, infini, omniscient, omniprésent et omnipotent. C'est lui qui a fait sortir les cieux et les mondes du néant, et les a lancés dans les espaces infinis : il est le divin moteur, la grande essence originaire, la cause efficiente et matérielle de tout.

Burnouf, le grand savant qui a peut-être le mieux étudié l'Inde, parle dans son « Essai sur les Védas », des hommages rendus aux ancêtres dans les temps védiques : — il fait voir que la croyance à l'immortalité de l'âme, vivante et revêtue d'un corps glorieux, ainsi qu'aux vies successives, ne s'est pas interrompue un seul instant, puisqu'elle existe encore dans l'Inde. « Ce couple mystique, d'un corps presque idéal et d'une âme qui est comme une étincelle ou un rayon de feu divin, est toujours prêt à s'unir de nouveau à une forme visible, quand la loi universelle de l'Être suprême amène son tour. » (« Essai sur les Védas ») (1).

Les Brahmas communiquaient avec les *Pitris* (les ancêtres décédés) et il y avait dans leurs demeures une chambre réservée à cet effet. On la nommait *la chambre des ancêtres*. Dans le Somodœvo, le livre de Gœtomo dont j'ai parlé plus haut, Brahma dit que les communications seront interrompues si on ne se conforme pas à ses instructions.

Voici les quatre premiers versets de ce livre :

1 — Brahma dit à Gœtomo de recueillir les vérités amassées depuis des siècles par les grands contemplatifs.

2 — et de mettre ces vérités par écrit telles que les a conservées la tradition orale

3 — pour les communiquer à la classe élevée des Brahmes avec injonction qu'elles ne sortent pas de cette classe :

4 — sous peine de voir rester muette *la chambre des ancêtres*

5 — et de taire la vérité à l'incapable, car la lumière est inutile à l'aveugle, l'évidence à l'orgueilleux et la nourriture au cadavre. —

Quant aux lois de Manou elles enseignent d'une façon formelle l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, le mérite et le démérite fondés sur la liberté humaine, la récompense et le châtiment.

Telles étaient les croyances de l'Inde védique, de cette Inde préhistorique qui fut le berceau de notre humanité et dans laquelle s'incarnèrent les premiers instructeurs.

Le plus grand de tous fut Christna. Manou l'avait probablement précédé. Emile Burnouf nous a donné la traduction du Bhagavad-Gita (le chant du

(1) Pour de plus longues citations, voir l'ouvrage de M. Wahu : « *Le spiritisme dans l'antiquité.* »

bienheureux), qu'il qualifie « le livre le plus beau qui soit sorti de la main des hommes ». Tous les spiritualistes connaissent cet ouvrage admirable écrit il y a des milliers d'années. Je veux cependant citer ici un ou deux passages qui prouvent à quelle hauteur de vues s'était élevé l'auteur de ce chant.

« L'homme terrestre est triple, comme la divinité qu'il reflète, intelligence, « âme et corps : si l'âme s'unit à l'intelligence, elle atteint la sagesse et la « paix : si elle demeure incertaine entre l'intelligence et le corps, elle est « diminuée par la passion et tourne dans un cercle fatal : si elle s'aban- « donne au corps, elle tombe dans la déraison, l'ignorance et la nuit tem- « poraire. L'âme ne peut pas échapper à la loi. — Quand le corps est dis- « sous, lorsque la sagesse a le dessus, l'âme s'envole dans le séjour des « êtres pieux; quand le corps éprouve cette dissolution pendant que la pas- « sion domine, l'âme vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont atta- « chés aux choses de la terre.

« Domptez vos passions. — Les jouissances que procurent les passions « sont comme les matrices des peines à venir. — Ne faites pas seulement « le Bien, mais soyez bons. — Celui qui trouve en lui-même son bonheur, « sa joie, et en lui-même aussi sa lumière, est un avec Dieu. — Il est dé- « livré de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et « boit l'eau de l'immortalité.

« Les maux que nous faisons à notre prochain, nous poursuivent ainsi « que notre ombre suit notre corps.

« Les œuvres qui ont pour principe l'amour de nos semblables sont celles « qui doivent être ambitionnées par le juste, car ce seront celles qui pèse- « ront le plus dans la balance céleste.

« Si tu fréquentes les bons, tes exemples seront inutiles ; ne crains pas « de vivre parmi les méchants pour les ramener au bien.

« L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchants comme « l'arbre sandal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui l'a frappé.

« L'infini seul peut comprendre l'infini : Dieu seul peut comprendre Dieu. »

Jamais l'esprit humain, au point de vue de l'enseignement moral, ne s'est élevé plus haut dans le Bhagavad Gita.

Après l'époque védique, après les Manou et les Christna, vient l'époque des prêtres, des Brahmes qui s'emparent des croyances primitives, les dénaturent à leur profit, créent une trimourti (Trinité), puis un panthéon de divinités, puis des mystères, des cérémonies puériles et des croyances absurdes qui finissent par donner naissance au moulin à prières que le béat fait tourner en pensant à autre chose, et aux fanatiques de toute sorte qui torturent leur corps pour sauver leur âme. L'idée religieuse va se perdre dans les superstitions.

Bouddha cherchera à la relever. Sa réforme fut surtout morale et sociale. En combattant l'institution des castes qui avait été nécessaire autrefois, il ébranla le despotisme et la tyrannie qui régnaient partout dans le monde brahmanique et il fit entrevoir l'égalité qui doit régner entre les hommes. En présence de la souffrance qui accable tous les êtres, il prêcha la *compassion* : la compassion pour tout ce qui vit ; et ce fut là sa grande parole, la bonne nouvelle qui soulagera tant de misères. Puis, reprenant l'enseignement des Brahmes il dit que l'âme épurée ne sera plus soumise aux vicissitudes des transmigrations, et qu'elle entrera, intelligence pure, dans le royaume de Brahma : c'est le Nirvana. — Mais le Nirvana n'est pas l'anéantissement. — Sans doute, les prêtres bouddhistes ont cherché à accréditer cette croyance ; et cette croyance était un bien pour ces populations en proie aux misères les plus profondes et qui ne pouvaient aspirer qu'après le repos absolu. La pensée de revenir encore sur cette terre, de recommencer leur vie misérable les aurait éloignées d'une religion qui leur parlait d'un si terrible malheur. Mais jamais le Bouddha n'a dit que l'âme élevée, délivrée des incarnations, ne conserverait pas son individualité. Cette opinion eût été en opposition complète avec les croyances anciennes. Les Védas et Christna avaient affirmé le contraire, et Gœtomo, le grand philosophe védique avait, dans une phrase des plus poétiques, condamné depuis longtemps l'idée de l'absorption dans le grand Tout.

« La goutte d'eau dans l'Océan, avait-il dit, grossit l'Océan d'une goutte : l'être absorbé dans le grand Tout amoindrirait le Tout d'un Être. »

Les siècles succèdent aux siècles. L'Inde envoie ses fils à la conquête de la terre alors probablement peu peuplée, et de grands foyers de civilisation s'allument en Chaldée, en Perse, en Egypte. Comme nous l'avons dit plus haut, nous arrivons chaque jour à pénétrer plus profondément dans la vie intime de ces grandes nations, et, au point de vue religieux, nous retrouvons partout les mêmes croyances ; — nous les lisons dans les livres sacrés de tous les peuples. Sans doute ces notions d'un idéal si élevé n'étaient pas restées pures : elles avaient été souvent transformées, défigurées, rendues méconnaissables : des superstitions grossières avaient remplacé les simples croyances des premiers âges : le progrès matériel avait enrayé la marche du progrès moral. Mais ces vérités avaient toujours été conservées dans les temples et dans les sanctuaires où se célébraient les mystères, et lorsqu'une nuit trop profonde venait envelopper les peuples, une voix se faisait entendre pour leur rappeler les principes de morale enseignés à leurs ancêtres : et les peuples dociles suivaient les conseils qui leur étaient donnés, jusqu'à ce que, retombant comme des enfants dans leurs erreurs passées, ils avaient besoin de nouveaux instructeurs pour les remettre dans le droit chemin.

— Les noms de ces instructeurs restent comme des points lumineux qui jalonnent la route sombre suivie par l'humanité : Christna, Manou, Orphée, Bouddha, Confucius, Zoroastre, Moïse, Pythagore. Sous la direction de ces grands Êtres, l'humanité marchait lentement dans sa voie.

L'intelligence de la masse était alors très rudimentaire. Dans ces immenses Empires asiatiques le peuple esclave, accablé par la misère, courbé sous les plus durs travaux, apprenait dans la douleur, la patience et la résignation ; la communauté des souffrances faisait naître en lui la compassion ; l'amour de la famille commençait à se développer ; les terribles difficultés de la vie éveillaient dans les cœurs la pitié, l'abnégation, le dévouement, une foule de sentiments bien faibles encore, bien fragiles que le temps seul arrivera à développer. Les qualités morales se forgeaient péniblement dans le creuset de la souffrance et la mentalité humaine s'élevait peu à peu.

Ceux qui dirigeaient ces multitudes, — en général les plus avancés au point de vue intellectuel —, faisaient leur apprentissage de conducteurs d'hommes ; ils apprenaient eux aussi leurs obligations, leurs devoirs. Beaucoup certainement seront au-dessous de leur tâche ; ils ne comprendront pas leur rôle. Ils commettront des fautes et des crimes, et entraveront souvent la marche qu'ils sont chargés de diriger. Les faiblesses de l'esprit humain seront toujours la cause que le progrès ne pourra se faire que dans la souffrance et avec la plus grande lenteur.

Mais les travaux accomplis et les souffrances endurées porteront leurs fruits ; ces générations qui ont mis des milliers d'années pour élever leur mentalité ne seront pas stériles, et de leur sein sortiront des hommes qui, ayant mis à profit leurs existences passées pour s'élever en moralité et en intelligence, viendront faire profiter de leur acquis leurs frères en retard.

Au v^e siècle avant notre ère, l'esprit humain était retombé dans la nuit ; — les grandes croyances à peu près oubliées, n'étaient plus conservées que dans les sanctuaires ; — l'Inde et l'Égypte, les deux grandes initiatrices, restaient endormies dans le rayonnement de leur passé ; leur rôle était fini. Tout à coup, au milieu des ténèbres intellectuelles qui enveloppaient la terre, un foyer de lumière éblouissante s'alluma.

Dans un petit coin de la Grèce, toute une pléiade de génies apparaît, illuminant de ses rayons ce peuple héroïque qui venait de sauver la civilisation naissante, en arrêtant à Marathon et à Salamine l'invasion des barbares.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, en philosophie, en astronomie, en architecture, en peinture, en sculpture, en histoire aussi bien qu'en poésie légère et en tragédie, ce sont de grands maîtres qui apparaissent, ensemble, tout à coup, comme pour bien montrer en une seule fois à quel degré de puissance, à quelle hauteur de conceptions l'Esprit humain pouvait arriver.

Ces génies dont les noms resteront éternellement gravés dans la mémoire des hommes s'appellent : Pythagore, Anacréon, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Hérodote, Thucydide, Hippocrate, Corinne, Phidias, Zeuxis, Xénophon, Anaxagore, Socrate, Platon et quelque temps après, Aristote, Démosthènes, Epicure, Zénon.

Cette formidable explosion d'intelligence dura peu ; un siècle environ : c'est le siècle de Périclès. Puis, toutes ces grandes voix se taisent ; mais leur écho se propagera dans la suite des siècles, et nous l'entendons encore. Ces génies restent et resteront toujours les *Maitres*. Comme on l'a dit si souvent, ils nous ont tout appris : - nous n'avons rien ajouté à leurs trois ordres d'architecture ; - pour décorer nos palais, nous copions les ornements des temples qu'ils ont édifiés ; — leurs statues restent pour nos sculpteurs des modèles inimitables ; — aucun auteur n'a pu surpasser leurs tragiques, et notre philosophie se borne à étudier et à commenter péniblement Socrate, Platon, Aristote, Zénon et Epicure.

D'où venaient donc ces grandes intelligences, ces hommes si extraordinaires ? Qui avait fait naître dans leurs esprits ces conceptions si élevées du Beau, du Vrai, du Bien ? Quels avaient été leurs éducateurs ? Dans quel milieu s'étaient-ils imprégnés de toutes ces beautés, de toutes ces vérités qu'ils répandaient à pleines mains ?

Fils pour la plupart de simples citoyens de la Grèce, quelques-uns fils d'esclaves, ce n'était pas dans le milieu où s'était écoulée leur jeunesse qu'ils avaient pu acquérir les connaissances qui devaient en faire les éducateurs de l'humanité. Leurs aïeux étaient des barbares.

Comment donc s'expliquer l'apparition spontanée de tous ces génies sur un même point de la terre ? Il ne peut être question, dans ce fait extraordinaire, ni d'atavisme ni d'influence ambiante, et les théories matérialistes sur la production de la pensée et sur l'évolution continue et méthodique de l'Être humain sont, dans ce cas, difficiles à appliquer.

Les spiritualistes cherchent à résoudre le problème en disant que ces hommes étaient des esprits élevés qui s'étaient affinés dans des existences précédentes et qui, à un moment donné de l'histoire, sont venus remplir une mission en s'incarnant au milieu d'un peuple assez avancé pour pouvoir les comprendre.

Le peuple grec avait eu de grands législateurs qui avaient approprié leurs enseignements à sa lente évolution. Selon lui avait donné des lois plus sages, plus justes, plus humaines que celles de Lycurgue et de Dracon.

Ces lois avaient puissamment contribué à faire l'éducation de ce petit groupe humain et elles lui avaient donné cette force morale et cette cohésion qui devaient le rendre si héroïque pendant les guerres médiques, et lui per-

mettre, avec ses faibles ressources matérielles, de lutter victorieusement contre le monde barbare.

Mais ce qui contribua surtout à faire de ce peuple un peuple d'élite, ce fut sa religion.

C'est à la Chaldée et à l'Assyrie, — héritières elle-mêmes des croyances de l'Inde, — que la Grèce avait emprunté ses dieux, ses demi-dieux, la divinisation des forces de la nature, et le culte des ancêtres.

Mais son génie poétique avait épuré les sombre croyances de Ninive et de Babylone ; elle avait rendu presque tous ses dieux aimables et bons.

Sans doute, les fantaisies mythologiques dont on avait entouré leur histoire étaient bien souvent en désaccord avec la pure morale ; mais leur beauté, leur bienveillance, leur douceur et même leurs caprices plaisaient à l'âme grecque avide de poésie et de merveilleux ; elle excusait facilement les crimes dont ils s'étaient rendus coupables, et elle était toujours assurée de trouver dans son Panthéon une divinité bienfaisante qui la consolerait.

Mais, ce qu'elle avait surtout au plus haut degré, c'était une foi inébranlable dans l'immortalité de l'âme, et dans la vie future. Pythagore, Socrate, Platon et tous les philosophes spiritualistes, leurs élèves, avaient consolidé cette foi par leurs enseignements.

Dans ses œuvres immortelles, Homère nous fait connaître toutes les croyances de son époque, et ces croyances étaient restées les mêmes dans les siècles suivants.

Le poète nous montre ses héros « vêtus d'air invisible, semblables à des lumières » continuant après la mort la vie qu'ils ont menée sur la terre ; — ils ont conservé leurs idées, leurs affections, leurs haines ; — ils assistent invisibles à toutes les actions des hommes ; ils protègent les cités qui les ont vus naître ; ils entourent ceux qu'ils aimaient de leurs conseils et de leur douce influence ; les amis se retrouvent et continuent les travaux qu'ils avaient commencés ensemble. — Quand on évoque ceux qu'on a aimés, ils viennent à votre appel : ils parlent par la voix des sibylles et se montrent parfois tels qu'ils étaient sur la terre. — Il y a ainsi entre l'humanité visible et l'humanité invisible un échange continu de conseils, de prière et d'amour.

En attendant leur retour sur la terre, ceux qui ont bien vécu se reposent dans l'Elysée, et les méchants sont en proie à des supplices toujours appropriés aux crimes qu'ils ont commis. Mais le plus terrible de tous, c'est le *souvenir de leurs mauvaises actions* que les Euménides sont chargées de faire toujours revivre à leur pensée.

Tout le spiritualisme moderne se retrouve dans les croyances de la Grèce, dans cette religion qui avait affiné les esprits, qui leur avait donné un idéal, une force morale considérable, le mépris de la mort par la certitude d'une autre vie, et qui avait fait ainsi de ce petit peuple une nation croyante, intel-

ligente et forte, apte sous tous les rapports au rôle civilisateur qu'elle avait à remplir sous la direction des philosophes, des savants, des poètes et des guerriers qui allaient naître dans son sein.

La Grèce fut pendant quelque temps la reine et la maîtresse du monde par son courage, son activité, son esprit d'initiative, par l'ascendant qu'elle exerçait sur tous. Elle fonda en Asie et sur toutes les côtes de la Méditerranée des colonies civilisatrices ; son génie rayonna de toutes parts ; et alors que toutes les autres nations restaient plongées dans la barbarie, ce fut la Grèce seule qui fit progresser l'humanité.

Son rôle ne fut pas de longue durée : elle ne sut pas conserver les vertus civiques et la force morale que lui avaient données ses grands instructeurs. Après les guerres fratricides de Sparte et d'Athènes, la période de la décadence va commencer. Des querelles intestines divisent les nations : l'anarchie règne dans les cités, et les citoyens entrent en lutte les uns contre les autres — le patriotisme disparaît. — L'amour de l'or et des jouissances matérielles, né au contact des peuples efféminés de l'Asie, s'empare de tous les esprits : la corruption, sous toutes ses formes, accomplit son œuvre dévastatrice ; la Grèce est mûre pour la servitude. — Conquise par les Romains elle devient une petite province du grand Empire, soumise à toutes les tyrannies des proconsuls : dévastée plus tard par toutes les invasions, elle tombera au ^{xv}^e siècle sous le joug des Turcs et elle y restera meurtrie et humiliée pendant 300 ans.

La religion grecque était passée de bonne heure en Italie avec ses dieux et ses croyances et elle était venue se greffer sur les institutions de Numa. Virgile et Ovide, dans leur admirable poésie, nous font connaître leurs opinions philosophiques qui étaient celles de la plupart des lettrés de leur époque. Ils nous décrivent la vie de l'au-delà, les châtiments et les récompenses, le retour sur la terre après avoir bu le Léthé, et enfin la vie immortelle dans les parties les plus élevées du ciel.

Les Romains étaient un peuple pieux : ils vivaient, comme les Grecs, au milieu des divinités invisibles. Ils avaient les *Dieux pénates*, protecteurs de la cité auxquels les consuls et les dictateurs allaient rendre hommage à l'entrée et à la sortie de leur charge.

Ils avaient les *Dieux lares*, âmes des ancêtres, esprits tutélaires qui veillaient sur la famille et l'entouraient de leur influence protectrice.

Ils avaient enfin les *mânes*, âmes des morts auxquels on offrait des sacrifices soit pour se les rendre favorables, soit pour les remercier. On mettait sous la protection des mânes ceux qui venaient de mourir, et sur presque tous les tombeaux de l'époque romaine, on retrouve gravées ces deux lettres D. M. qui signifient *Dīs Manibus*, aux Dieux Mânes.

Ces croyances dans la protection des invisibles et dans la justice des dieux avaient puissamment contribué à créer la grandeur et la force de la république en faisant naître dans le cœur de ses enfants toutes les vertus qui font les citoyens grands et forts ; — le désintéressement absolu de tous ceux qui occupaient les hautes charges de l'État ; — le sentiment du devoir ; — le sacrifice de la vie fait sans hésitation quand l'intérêt de la république l'exige ; — le respect religieux du père et de l'autorité ; l'austérité des mœurs et la forte discipline du foyer domestique tempérée par le respect de la mère ; — enfin et au-dessus de tout, l'amour de la Patrie et de la liberté.

Jamais un peuple n'avait encore donné l'exemple d'aussi grandes vertus civiques. Appuyés sur ces armes morales si puissantes, les Romains conquièrent le monde dans lequel devait naître la civilisation de l'avenir, et ils jetèrent les bases de cette civilisation en apportant dans ces régions barbares leur langue, leurs mœurs et leur lois.

Comme la Grèce, Rome allait s'arrêter sans pouvoir continuer sa mission. — Toutes les vertus qui avaient fait la puissance et la grandeur de la République, allaient disparaître sous l'Empire. — La décadence commença sous les premiers successeurs d'Auguste et elle ira sans cesse en augmentant, avilissant les caractères, détruisant les mœurs et les institutions. Pétrone, Martial, Juvénal qui vivaient dans le I^{er} siècle, nous décrivent en termes crus et le plus souvent obscènes toutes les turpitudes qui s'étaient déjà dans la cour impériale et dans la société romaine. Quant au peuple, il partageait son temps entre les spectacles licencieux, les orgies et les boucheries du cirque. Lorsque Trajan, un des empereurs les plus grands et les plus éclairés eût vaincu les Daces, il célébra son triomphe par des fêtes qui durèrent trois mois, pendant lesquelles dix mille gladiateurs ou captifs s'égorgeaient ou furent mis en pièces par les bêtes féroces contre lesquelles on les forçait à combattre.

L'habitude de ces sanglantes hécatombes avait développé chez le peuple et chez les grands, les instincts de cruauté et de lâcheté. Ce qui domine dans les esprits de la Rome en décadence, c'est la peur : la peur du maître, du César dont les volontés insensées ou sanguinaires sont acceptées à genoux par les fils des fiers républicains. — Il n'y a plus, du haut en bas de l'échelle sociale, ni dignité, ni fierté, ni croyances. — Les dieux de toutes les nations vaincues que Rome avait rassemblés dans son Capitole ne sont plus qu'un objet de raillerie et de mépris. — Les temples sont déserts.

Pan, le grand dieu est mort, et ce cri était répété par tous les Romains de l'Empire : il signifiait qu'on ne croyait plus à rien, qu'on ne voulait plus rien croire et que pour tous la vie devait se résumer dans les trois mots de Juvénal : « *Panem et Circenses* », du pain et des jeux. Ces mots avaient remplacé

ceux de liberté et de patrie, et les Romains redisaient avec le poète ceux qu'on avait déjà entendu prononcer dans les mauvais jours de la Grèce : « *Ubi bene, ibi Patria* » « la Patrie est là où on est bien ».

Lorsque les peuples se laissent envahir par la corruption; lorsqu'ils abandonnent tout idéal et toute croyance pour ne songer qu'aux jouissances de la matière, lorsque l'idée de Patrie et les vertus qui en sont la conséquence viennent à disparaître, ces peuples sont destinés à mourir comme sont morts les puissants empires de Babylone, d'Athènes, de Carthage, de Rome et de Constantinople. — Chez tous on rencontre les mêmes causes morbides; chez tous on constate les mêmes résultats.

Les barbares n'eurent pas grand'peine à placer sous leur joug les peuples dégénérés de l'Empire, et c'est un chef des Hérules, Odoacre, qui vint ceindre à Rome la couronne des Césars.

(A suivre.)

SENEX.

VIEILLES NOTES

(Suite).

XIX

Un ciel d'azur dans la profondeur duquel on ne saurait découvrir le plus léger flocon de vapeur, un soleil de plomb, une mer calme et bleue dont la limpidité permet d'apercevoir le fond broché d'algues et de roches au milieu desquelles le poisson foisonne, où l'horrible requin se promène lentement en cherchant sa proie, telle est la première impression ressentie en abordant ce rivage africain. Sur la côte basse au sol rouge et ferrugineux s'élèvent quelques constructions européennes neuves, le pavillon des messageries maritimes, l'hôtel du commandant des troupes, les bureaux du génie, la direction du port, une série de magasins, quelques baraques, tout cela recouvert de tuiles rouges et entouré de murs blancs; un village yolof aux pailloles serrées, de ci de là des noirs drapés majestueusement dans leurs longs boubous de cotonnade blanche ou bleue, deux ou trois baobabs, gros arbres gris au tronc énorme et que leurs branches épaisses privées de feuilles font ressembler à de lourds pachydermes; une longue jetée amorcée à un quai en construction; tout cela baigné dans une atmosphère toujours chaude, noyé dans une lumière éclatante et crue, tel était Dakar en 1876, tel il doit être encore, bien que les camarades m'affirment le contraire.

Pour compléter exactement le tableau jetons les yeux sur l'îlot de Gorée, situé à 3 kilomètres, surmonté de son vieux castel fortifié qui protège Dakar

avec une sereine confiance et jette une note gaie avec sa ligne de maisons blanches sortant de la mer.

Tout autour de la baie le rivage, qui s'étend de Dakar à la pointe de Rufisque, forme une ceinture verdoyante qu'égaient les bouquets d'arbres des jardins de Ahn et que frange d'argent le flot qui va mourir sur son sable brillant.

Dans les airs, de grands oiseaux, les aiglons fauves, décrivent, tout le jour, d'immenses cercles au-dessus des flots où ils plongent pour saisir la proie qu'ils emportent dans leurs serres et dévorent en continuant leur vol rapide. Les rochers de Gorée abritent les nids que ces rapaces regagnent après le coucher du soleil.

L'œil du passager demeuré sur le navire a tout vu, tout contemplé et lorsque le paquebot qui a semé là un peu de joie, provoqué quelques heures de distraction aura repris la mer, un calme que rien ne trouble, ressaisira ce petit coin du globe dont j'ai gardé un souvenir triste.

Revenons maintenant à nos passagers que j'avais presque oubliés, comme le lecteur sans doute : Un quart d'heure après que l'*Equateur* se fut amarré à la bouée qui lui fut désignée, les passagers étaient prêts à débarquer. Une chaloupe à vapeur du service du génie vint la première accoster le flanc du paquebot pour prendre Mme Toulé, à qui le commandant, son mari, faisait savoir qu'il n'avait pu quitter Saint-Louis où il l'attendait. Un navire de la station la prendrait dans trois jours avec les officiers destinés au chef-lieu du Sénégal. L'embarcation à vapeur étant mise à la disposition de Mme Toulé, celle-ci proposa gracieusement à Mme Berthon, à Mme Maurer, à la famille Le Petit et à la Gavotti, d'en profiter pour se rendre à terre, le paquebot ne devant quitter Dakar que vers 4 heures du soir.

Notre passagère exprima le désir de ne point débarquer, mais devant l'insistance aimable de toutes les autres dames et surtout en lisant la prière que, du regard, lui adressa mon ami Jacques, heureux de passer à terre quelques instants encore avec celle à qui il n'avait point osé faire ses adieux, Mme Berthon, malgré la crainte, qu'elle ne cachait pas, de s'éloigner du navire, se laissa entraîner et demanda le temps de compléter sa toilette.

« Permettez-moi d'aller vous saluer à terre, lui dit Jacques; je vous y précède pour me rendre chez le commandant des troupes, dans une heure je vous rejoindrai chez Mme Toulé. » Un sourire charmant qui fit évanouir le léger nuage de tristesse qui avait voilé son joli visage, fut la seule réponse de Mme Berthon.

Je m'approchai à mon tour de celle que je pensais bien ne jamais revoir et lui exprimai le regret de la quitter après une traversée trop courte, que sa présence à bord avait rendue si agréable, puis l'espoir que terminant heureusement son voyage, elle aurait la joie de retrouver son mari en bonne santé.

« Adieu, capitaine, me dit-elle visiblement émue, croyez qu'à mon tour je fais des vœux ardents pour que le Sénégal vous soit clément. Puissent les années que vous y devez passer s'écouler heureuses, afin que vous et votre ami Jacques ayez le bonheur de revoir la France et vos mères ! »

Elle me tendit sa main que je pressai respectueusement, mais voyant des larmes monter à ses beaux yeux, je la saluai et me rendis vers ma cabine prendre mon sabre et faire enlever mes bagages.

Sur l'escalier je rencontrai Mlle Clara, l'institutrice, qui me fit le doux reproche de partir sans lui dire adieu. « Vous ne descendez donc point à terre ? — Non capitaine, il fait trop chaud et ce pays de nègres ne doit offrir que peu d'intérêt. — Alors, chère miss Clairette, lui répétais-je en riant comme je le faisais depuis quelques jours, laissez-moi vous dire adieu et vous souhaiter une bonne traversée, un heureux séjour au pays doré des Argentins... Surtout pensez à votre beau fiancé le fermier tourengeau, ne le faites pas trop languir, retournez en France dans un an, épousez-le, ayez beaucoup d'enfants et ne vous embarquez plus. Adieu ravissante Clairette... » Je lui serrai la main et, cinq minutes après, j'étais sur le quai de Dakar où m'attendait Sagrin.

Notre première visite fut pour le colonel Canard, commandant des troupes et gouverneur de Dakar et Gorée, vieux héros de cette terre du Sénégal où il était arrivé, il y avait plus de vingt ans, comme simple spahi et qu'il avait parcourue glorieusement en y faisant une carrière brillante sous les ordres de ces vaillants chefs dont les noms ne s'effaceront jamais de la mémoire des Sénégalais, les Faidherbe, les Pinet-Laprade, les Brière de l'Isle.

Comme chef de détachement j'avais à remettre au colonel certains plis de service et un rapport qu'il me pria d'établir séance tenante ; aussi me garda-t-il à déjeuner, après m'avoir installé à son bureau, avec son secrétaire, un vieux camarade, le lieutenant Maréchal que j'étais heureux de retrouver.

Je laissai donc partir Sagrin tout à la joie d'aller rejoindre Mme Berthon qu'il se promettait de piloter dans ce pays inconnu et de reconduire à bord.

Ce qui suit, je le retrouve en peu de mots dans mes Vieilles Notes, c'est bref et sec, mais je voudrais vous le raconter avec l'émotion qui étreignait le cœur de mon ami Jacques, le soir de ce jour inoubliable, lorsque la nuit arrivée, le ciel plein d'étoiles, il m'en fit le récit, alors que l'*Equateur*, bien loin déjà, avait emporté celle qui avait failli mourir dans ses bras.

Après avoir achevé la série des courtes visites dues par tout officier qui débarque dans un port où il ne doit séjourner que quelques jours, Jacques était retourné au quai pour voir arriver nos passagères qui avaient pris le temps de se faire belles avant de quitter le paquebot et c'est sur son bras que s'était appuyée, légère, Mme Berthon en sautant sur l'escalier de la jetée.

Elle était délicieusement vêtue d'une robe légère, bleu de roi qui dessinait

sa taille gracieuse et le plus joli chapeau fleuri de fratches roses faisait ressortir celles de son teint et sa chevelure opulente.

Ses pensées moroses l'avaient abandonnée et elle accepta gaiement le bras de Jacques pour aller, en compagnie des autres passagères, faire la visite due au roi de Dakar, vieux noir Yolof, à qui le gouvernement payait une petite liste civile de 50 francs par mois et les voyageurs un petit tribut qu'il acceptait et buvait royalement.

Une promenade d'un bout à l'autre de Dakar n'était pas longue à accomplir, alors. Elle s'agrémentait d'une station dans deux ou trois magasins, d'une visite au village nègre où les femmes portant leurs enfants attachés sur leurs reins, pilent, dans de grands mortiers de bois, à l'aide du lourd calou d'ébène qu'elles lâchent en l'air pour battre des mains et le rattraper en mesure, le mil qui doit préparer le couscous de leurs paresseux époux étendus au soleil le crâne rasé et nu sans crainte des insulations. Après cela et l'absorption d'une limonade frappée chez Alexandre, on avait égrené le chapelet des distractions offertes par la cité dakarienne. Il est bon de dire que depuis lors ce port a pris une importance qui était à prévoir ; les quais y sont garnis d'appontements, de magasins, de parcs à charbon ; deux casernes, des bureaux, quelques hôtels s'y sont élevés et des rues y ont été tracées. Les nombreux paquebots qui suivent la route du Sénégal en Amérique s'arrêtent à Dakar et y dépensent beaucoup d'argent. Le chemin de fer emporte des passagers et des marchandises à Saint-Louis. Le siège du gouvernement va quitter l'ancienne capitale pour concentrer tous les services à Dakar et avant dix ans, le village que j'ai connu il y a 25 ans à peine, sera peut-être devenu une vraie ville « modern style ».

Vers deux heures, la chaleur étant moins forte les passagers de l'*Equateur*, quittant l'ombre qui les avait abrités, songèrent à regagner le paquebot les attendant calme au milieu de la rade.

Sagrin, donnant le bras à Mme Berthon qui cachait son visage sous une ombrelle de soie bleue, la conduisit à la jetée où les bateliers noirs commençaient à s'agiter. Avisant deux dormeurs qu'il éveilla du pied et força de se lever, Jacques les fit descendre dans leur embarcation, mais ils obéirent en maugréant ; l'un d'eux titubait en portant les avirons, ce que Jacques mit sur le compte de la façon un peu brusque avec laquelle il avait écourté son rêve. Le prix fait, mon ami descendit l'escalier en tenant Mme Berthon par la main et l'aïda à entrer dans le canot où il la fit asseoir, se mettant à côté d'elle.

« J'ai peur, dit-elle, ne me quittez pas, mon ami. »

Les deux bateliers commencèrent à ramer, mais la brise du large qui souffle à Dakar vers le soir s'étant levée, Sagrin, qui tenait la barre, leur intima l'ordre de hisser leur voile, ce qu'ils exécutèrent d'assez mauvaise volonté en maugréant de nouveau.

« On dirait que ces hommes sont ivres, observa Mme Berthon. — Mon ami j'ai peur, je vous en prie, retournons au quai. »

— Soyez sans crainte, Madame, rassurez-vous, Thérèse, il n'y a pas de danger à courir, et le paquebot est si près, qu'en deux petites bordées nous serons près du bord.

— Je vous crois, capitaine, peut-il m'arriver un malheur près de vous. »

Comme elle achevait ces mots, une légère rafale gonflant la voile fit incliner l'embarcation et provoqua un cri de terreur de Mme Berthon.

« Mollis ton écoute, commanda Sagrin à celui des deux bateliers qui tenait la corde raidie sans pouvoir défaire le nœud. A ce moment la risée, quoique peu violente, emplit la voile et poussa l'embarcation vers le fond de la baie.

— Jacques, nous allons tomber à la mer, dit avec effroi la pauvre femme en voyant le canot s'incliner sous l'impulsion d'une seconde rafale passagère mais assez violente, et pâle, elle se laissa tomber dans le fond du canot entre les genoux de Sagrin.

Impuissant à délier son écoute, le nègre, dont l'ivresse était manifeste, jeta sur Sagrin un mauvais regard. L'embarcation s'éloignant du navire, mon ami sauta sur le noir et prit l'écoute de ses mains, en donnant l'ordre aux deux bateliers de virer de bord. L'un des deux, en saisissant la voile, faillit tomber à la mer, l'autre était incapable de se tenir debout, Sagrin fut obligé d'abandonner l'écoute pour sauter sur la barre, et la voile que ces deux ivrognes avaient lâchée se mit à flotter follement avec l'écoute.

Sagrin calme vit le danger et mit le cap sur la côte, la rafale un moment apaisée se fit plus violente et entraîna l'esquif rapidement. Encore quelques minutes et l'on allait toucher à la terre.

« Jacques, nous allons périr, je savais bien qu'un malheur me menaçait... Sauvez-moi.

— Ne craignez rien, ma douce Thérèse, encore une minute et nous voici à terre.

Dans le moment d'accalmie, l'un des noirs avait pu reprendre l'écoute et franchissait le banc pour saisir et serrer la voile, lorsque, faignant peut-être un faux pas, il fit chavirer l'embarcation et tomba à l'eau. Son camarade se précipita vers lui, et la secousse fut telle que Mme Berthon et Sagrin roulèrent à la mer.

« Jacques, sauvez-moi.

— N'ayez point peur, chère âme, je suis là, et nous sommes à terre. »

Alors la saisissant d'un bras vigoureux il fit quelques brasses avec ce fardeau précieux et s'aperçut que ses pieds touchaient le sol.

« Sauvée, Thérèse », dit-il en sortant de l'eau son amie que la peur avait fait s'évanouir.

Pauvre robe bleue, mise pour la première fois, toute trempée, le joli chapeau et ses fraîches fleurs noyées, l'ombrelle à la mer !

Jacques, laissant les deux nègres à leur embarcation, porta Mme Berthon jusqu'à l'Aiguade, la fontaine située au bout de Dakar. Là, revenue à elle, la chère naufragée, réchauffée et séchée peu à peu par le soleil brûlant, put prendre le bras de Sagrin et revenir à Dakar.

L'émotion du danger couru apaisée, Mme Berthon, se prit à trembler et à pleurer en songeant que l'heure du départ du paquebot était arrivée, qu'il allait partir sans l'attendre... « Ciel ! si j'allais manquer le départ ! Jacques, pourquoi m'avez-vous fait débarquer. J'avais le pressentiment d'un malheur ! Oh ! si je restais ! Que penserait mon mari ! Y songez-vous, mon cher capitaine, ne réfléchissez-vous pas que des passagers seraient capables de lui dire que je suis restée à Dakar... avec vous ! » — A cette pensée, la pauvre femme honnête et pure se prit à sangloter sa tête appuyée sur l'épaule de Jacques qui la soutenait en la faisant avancer.

Mais elle fut promptement rassurée. Un quart d'heure après cet événement, Jacques et Thérèse atteignaient les cases des noirs, et voyaient bientôt accourir Mme Thoulé et Mme Maurer.

Du paquebot on avait aperçu l'embarcation en détresse et le commandant Rousseau qui avait, à l'aide de sa jumelle, reconnu la passagère et le capitaine, avait envoyé un canot à terre prévenir qu'on attendrait le retour de Mme Berthon.

Un quart d'heure après, la passagère arrivait à bord accompagnée de Sagrin. Les demoiselles Le Petit s'empressèrent de la conduire à sa cabine où, dévêtue de ses effets trempés d'eau de mer, elle fut mise au lit.

Quelques instants après l'une des jeunes filles vint dire à Sagrin que Mme Berthon désirait lui dire adieu et l'attendait dans sa cabine. Jacques, en y entrant, trouva son amie couchée, entourée des demoiselles Le Petit, qui se retirèrent discrètement.

La porte fermée, Jacques, incapable de maîtriser l'élan de son cœur, se précipita sur le lit en saisissant Mme Berthon dans ses bras et en collant ses lèvres aux siennes.

— Non, Jacques ! Non, pas cela, s'écria-t-elle en se dégageant de cette étreinte. Non, mon ami, et comme pour le consoler elle lui tendit son front qu'il couvrit de baisers.

Voyez-vous, Jacques, lui dit-elle en reprenant tout son calme et en imposant celui de son ami, c'est mon rêve qui s'accomplit. Je devais courir un danger, vous me l'aviez dit, vous seriez près de moi. Vos paroles ne se sont-elles pas accomplies, ne m'avez-vous pas sauvée ?

— Chère Thérèse, n'allez pas exagérer un danger qui n'a eu de réel que votre grande frayeur lorsque vous avez vu l'embarcation chavirer et vous

tomber à la mer, mais, ma chère âme, ne voyez point en moi un héros à qui vous devez la vie.

-- Si, mon cher capitaine, je vous la dois, car je serais morte de peur si j'avais été livrée seule à ces deux nègres horribles et, sans votre présence, peut-être m'eussent-ils laissée me noyer.

-- Ne croyez pas cela, ma chère Thérèse. Oubliez le danger et ne vous souvenez, comme moi, que de cet instant délicieux où, dans l'embarcation, vous vîntes vous blottir entre mes genoux, et cet autre qui ne sortira jamais de ma mémoire où, vous saisissant dans mes bras, je pus vous ramener à terre.

-- Croyez bien, Jacques que, vivrais-je cent ans, je ne perdrai jamais le souvenir de ce danger ni de celui avec qui je l'ai partagé.

Écoutez-moi, mon ami, nous allons nous quitter, laissez-moi revenir à mon rêve. Je ne vous en ai pas dit la fin, vous allez la connaître, et des larmes vinrent aux paupières de cette aimable femme. Je vous l'aurais écrit, je préfère vous le dire.

Vous m'avez parlé, cher capitaine, d'une série d'existences que la Providence, en sa justice infinie, nous impose pour monter de degré en degré jusqu'à l'immortalité divine ; j'en aurais peut-être douté, mais aujourd'hui je crois.

Jacques, savez-vous pourquoi vos baisers brûlants m'ont tant émue... non blessée, cher ami ? C'est que pour deux raisons je n'y pouvais répondre, la première parce que je veux revenir près de mon mari telle que je l'ai quitté, j'en ai fait le serment, la seconde, plus forte encore, parce qu'elle est d'un ordre d'idées plus pur, plus élevé, c'est que dans mon rêve vous me révélâtes, Jacques, que je vous reverrais, non point comme en un songe, mais en réalité en un jour de danger et que vous m'apprendriez que dans notre dernière vie j'étais, Jacques...

-- Quoi, Thérèse ? ma femme ?...

-- Non, Jacques... votre sœur.

Et sanglotant, elle attira Sagrin à elle et lui donna un fraternel baiser.

-- Mais ce n'est point tout, Jacques, et c'est là la cause de mes larmes et de ma douleur... vos dernières paroles avant de disparaître à mes yeux en ce rêve toujours présent à ma mémoire, furent : « Après le danger qui nous « aura rapprochés en un point de la terre où nous nous sommes aimés « comme s'aiment un frère et une sœur, vous ne me reverrez plus en cette « vie, mais dans une autre meilleure ! »

A ces mots, elle pressa Sagrin, dans ses bras et lui dit : « Ami vous souvenez-vous que vous reconnûtes Lisbonne et le Tage comme les ayant vus déjà ? Moi de même, ami, j'ai partagé cette impression... Peut-être est-ce en ce pays charmant que nous avons autrefois vécu tous deux, Jacques, mon ami, mon sauveur, ... mon frère ! »

Hélas ! que ces instants durent être doux pour mon ami Sagrin et pour Mme Berthon. Elle eut la pensée de la séparation la première, et lui tendit le front une dernière fois en lui disant : « Ami, adieu. Je vous écrirai dès mon arrivée à Montevideo après avoir tout dit à mon mari. Souvenez-vous. » Et elle ajouta : « Amitié... Espérance ! » Ce furent ses derniers mots.

Comme Jacques pressait encore son amie dans ses bras et lui donnait le dernier baiser, le coup de canon du paquebot annonçait que l'*Équateur* partirait dans un quart d'heure. Sagrin quitta Mme Berthon sans pouvoir cacher sa vive émotion aux demoiselles Le Petit qui lui serrèrent la main et pénétrèrent dans la cabine dont la porte se referma derrière elles. Sur le pont, comme il se dirigeait vers la coupée où il pressa la main du commandant Rousseau qu'il rassura sur l'état de sa passagère en la recommandant à toute sa sollicitude, Sagrin vit venir à lui l'institutrice qui le pria de me renouveler ses adieux et lui promit de s'attacher à Mme Berthon à qui « je parlerai de vous deux », ajouta gentiment cette bonne fille.

Comme Jacques arrivait à Dakar, je quittais le commandant des troupes qui venait d'apprendre qu'une passagère du paquebot et un officier avaient failli se noyer en rade. J'eus le pressentiment que c'était Jacques avec Mme Berthon et je courus à la jetée où mon ami débarquait, ses effets encore humides d'eau de mer.

« Laisse-moi, me dit-il, je veux lui écrire un mot avant que le navire quitte Dakar. » Et, par la dernière embarcation qui portait le courrier à bord, il adressa à Mme Berthon ce suprême adieu dont j'ai conservé la copie écrite de sa main :

A MADAME BERTHON, passagère à bord de l'*Équateur*.
(en rade de Dakar.)

Je veux vous dire encore un éternel adieu...
Si je ne dois jamais, Thérèse, ô ma chère âme,
Vous revoir ici-bas ! Quand donc et dans quel lieu
De vos grands beaux yeux noirs reverrai-je la flamme ?
— Malgré moi, c'est la femme en vous que j'adorais
Et, quand je vous pressais tremblante sur mon cœur
Vos lèvres qu'en baisers brûlants je dévorais
Étaient bien d'une femme et non point d'une sœur !
Pardonnez, douce amie, un aveu que jamais,
Timide, près de vous, je n'aurais fait entendre ;
En vous je n'ai trouvé que la sœur que j'aimais
En moi vous n'avez vu qu'un frère cher et tendre
Malgré tout, femme ou sœur recevez tous mes vœux :
Que léger l'*Équateur* vous transporte sur l'onde
Espérance, amitié... ce sont là nos adieux
Si je ne dois jamais vous revoir en ce monde !

JACQUES.

Lorsque l'*Équateur*, quittant la bouée à laquelle il était amarré, agita la mer du remous de son hélice, le jour finissait.

J'étais assis près de Jacques sur l'un des bancs de la jetée. Nos yeux fixés sur l'*Équateur* aperçurent un mouchoir blanc s'agiter. « C'est elle », me dit mon ami que je regardai et de ses yeux je vis tomber une larme qu'il ne songea point à me cacher. « Sœur ou femme, dit-il tout bas, je l'aurais adorée. »

La nuit qui vient tout d'un coup sous le ciel africain fit disparaître à nos yeux rapidement, derrière Gorée, le paquebot qui emportait Mme Berthon et les autres passagers dont je dirai quelques mots dans le chapitre suivant si le lecteur veut bien le parcourir.

LEOPOLD DAUVIL.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

L'au-delà et le phénomène spirite (Suite)

Nul ne contestera que, quand la forme humaine s'est désagrégée, il ne se soit produit un certain changement de vibration moléculaire qui a brisé la forme primitive. Pourtant, les mêmes unités constitutantes sont toujours là, car nous savons que la matière est indestructible et les transformations nouvelles auxquelles seront soumis les organes dépendront essentiellement des conditions et des environnements de la vie nouvelle, après la mort, et de l'usage qu'on en fera. Si le changement s'arrête à ce point, on aura ce qu'on est convenu de nommer « des Esprits », parce que nous ne pouvons ni les voir, ni les sentir, à moins d'être sensitif-clairvoyant : des êtres qui ont tous les attributs mortels de la vie terrestre, car ils n'ont qu'un degré ou deux de vibration de plus de changé dans leur nature. Ce sont ces esprits qui sont dans l'erraticité, qui sont près de nous, hantent nos demeures et qui se manifestent dans nos séances. Comme tous les autres, ils subissent la loi du transformisme et sont entraînés par le progrès vers la vie spirituelle.

Or, quoique tout être humain doit, quand son heure est venue, passer le seuil de l'autre monde, les arriérés seuls languissent et souffrent dans cet état intermédiaire, en attendant que le progrès les emporte loin de la vie terrestre.

Personne ne sait ce qu'est la vie en elle-même, et nous ne la connaissons que par ses manifestations qui se transmettent à nos sens par des mouvements vibratoires, le seul moyen par lequel l'intelligence est capable de se faire connaître. Chaque chose dans la nature est soumise à la loi des vibrations et toutes nos connaissances se résument à savoir l'interpréter. Entre

le sauvage et l'homme cultivé, la seule différence est que celui-ci interprète beaucoup plus de vibrations que l'autre. Certains sons peuvent n'avoir aucune signification pour mon oreille, parce que je n'ai pas appris à en interpréter les vibrations.

Tous les symboles de la vie se composent de pensées, de mots et d'actions et s'expriment à l'aide de vibrations. La répétition de ces vibrations produit toujours le même effet et constitue la mémoire. A mesure que l'homme avance en âge, les vibrations deviennent plus lentes, plus faibles et plus indécises et quand elles cessent toutes, nous disons que le corps est mort.

Les esprits qui n'ont pas progressé, pendant leur vie terrestre, sont précisément dans cet état d'infériorité et d'impuissance ; ont perdu tout appui dans leur passé physique ; leurs formes ne sont plus suffisamment solides pour être comprises au rang des mortels et leur ancienne mentalité ne peut se manifester que d'une manière imparfaite, par des vibrations de leur nouvel état. Ils ont perdu leur virilité mortelle et pourtant ils n'ont pas encore acquis le pouvoir spirituel. Tous leurs souvenirs anciens se sont évanouis et ils ne possèdent que ceux qui peuvent être répétés, comme vibrations, dans leur forme présente. — Ils n'ont aucune ambition, aucun désir de progresser et ne peuvent se manifester à nous que sur des plans inférieurs de mouvement vibratoire. Mais il en est tout autrement quand l'esprit se trouve en état de développement spirituel ; les vibrations de la vie terrestre deviennent alors impossibles. C'est ainsi que nous voyons Stainton Moses s'évertuer pour se manifester par le célèbre médium, Mrs Piper. C'est avec peine qu'il parvient à donner une preuve de son identité, car le souvenir de ses connaissances de la vie terrestre s'est perdu.

N'oublions pas que plus il s'élève, plus les vibrations de sa vie terrestre sont devenues pour lui fugitives et s'évanouissent ; et quels que soient ses efforts et son désir de se communiquer à nous et de nous transmettre des messages, ce n'est que par le médium de quelque esprit plus rapproché du niveau mortel qu'il peut y parvenir.

Ce qu'on appelle une épreuve n'est simplement que la répétition de quelque fait connu de cet esprit durant sa vie terrestre ; une lueur d'inspiration dans un cerveau mortel, rappelant ainsi quelque expérience de son existence mortelle.

Il se peut qu'il apparaisse au sensitif-clairvoyant, mais c'est sous sa forme terrestre et non sous sa forme spirituelle, car nul mortel ne pourrait le reconnaître. Il est doué d'organes spécialement adaptés à l'élévation de son esprit et il ne peut guère faire plus que prouver son identité.

De l'étude que nous venons de faire, d'une manière succincte, du phénomène spirite, nous avons acquis la certitude que l'esprit qui progresse doit

graduellement changer sa forme et que plus il s'éloigne de la vie terrestre, plus sont difficiles pour lui les moyens de communication avec les mortels. Et c'est en cela que consiste le mystère si peu compris de la loi du progrès qui régit tous les mondes de l'univers et qui est la clef de voûte sur laquelle repose toute l'œuvre divine de la création.

Prof. C. MOUTONNIER.

DANS L'INVISIBLE

Spiritisme et médiumnité

par LÉON DENIS

C'est avec une satisfaction très vive, en même temps qu'avec un intérêt profond, que les adeptes du spiritisme et les amis du spiritualisme, envisagé dans ses applications générales, accueilleront le nouvel ouvrage que vient de publier M. Léon Denis.

Disons, tout d'abord, qu'au nombre des conditions excellentes au milieu desquelles apparaît cette œuvre nouvelle, figure au premier rang la question d'opportunité.

En dépit de la rapidité relative avec laquelle s'est développée la nouvelle doctrine — appelons-la nouvelle, bien qu'elle se rattache aux plus anciennes croyances — dans les dernières années du siècle qui vient de finir, l'on ne peut se dissimuler qu'au sein de la foule des nouveaux convertis se tient un groupe de sceptiques ou d'indécis qui, avec une ténacité singulière, forment périodiquement leurs doutes et renouvellent leurs attaques contre l'un des phénomènes essentiels sur lesquels se base la doctrine spirite, nous voulons parler de la médiumnité.

Ces attaques sont d'autant plus sérieuses, qu'à la médiumnité, ne fût-elle considérée que comme un simple procédé d'investigation, se rattache la question fondamentale des rapports en vertu desquels coexistent les vivants et les trépassés et cela dans des conditions telles que l'axe de l'univers moral repose à l'heure qu'il est sur des pôles qui, non seulement se sont déplacés, mais encore ont changé de nature. Nous n'exagérons rien. Tout s'est modifié, métamorphosé, dans l'atmosphère psychique au sein de laquelle l'homme vit désormais, pense, croit et espère.

Les négateurs l'ont-ils compris ? Se doutent-ils qu'une aussi prodigieuse et heureuse révolution, dans l'économie de notre vie morale et intellectuelle, ait ouvert devant les destinées humaines des horizons dont la profondeur dépasse tout ce que l'imagination aurait pu rêver — non, dans l'antiquité qui les avait entrevus, ces horizons — mais dans les temps modernes et

particulièrement au cours de ce moyen âge qui, à tant d'égards, fut un effrayant recul, grâce aux malversations de l'Eglise dont la responsabilité sera lourde, au jour des rétributions ultérieures ?

Non, ils ne l'ont pas compris, les sceptiques, à quelque catégorie qu'ils appartiennent. Certes, nous n'incriminons la bonne foi de personne. Les chercheurs qui semblent se complaire dans leurs doutes pourront alléguer que c'est par amour de la vérité qu'ils se montrent si exigeants. Mais n'est-il pas permis de constater que tout leur sert de prétextes pour nier et fermer volontairement, semble-t-il, leurs yeux à la lumière ?

Les fraudes incontestables reprochées à certains médiums, les maladresses ou les imprudences de certains croyants par trop naïfs, d'autre part, les prétendues découvertes, disons plutôt les bénévoles hypothèses concernant de problématiques phénomènes polymorphes auxquels ont été attribués les noms multiples de subconscience, de subliminal, de personnalités secondes etc. ont été choisis avec empressement comme chefs d'accusation visant le rôle prétendu « imaginaire », que jouent les invisibles dans le drame commun où figurent les vivants incarnés et les entités d'outre-tombe.

Que ces accusations n'aient pu être justifiées, autant que l'eussent désiré ceux qui les formulent, c'est bien entendu; mais il n'en est pas moins vrai qu'il en résulte un discrédit manifeste de la doctrine spirite, à laquelle on reproche de n'avoir plus pour unique préoccupation que la recherche de simples « procédés » mis au service d'un phénoménisme plus ou moins automatique et matérialiste qui, par la force des choses, ne tarderait pas à se substituer à toute question de vie morale, de perfectionnement et d'évolution qui sont et doivent rester la pierre d'angle, disons plutôt la clef de voûte de tout l'édifice spiritualiste.

Pour repousser ces diverses attaques, il faut bien l'avouer, il ne fallait rien moins qu'une sorte d'herméneutique savante pouvant interpréter tous les modes d'une médiumnité scientifique, indiquer les lois fondamentales de la communication spirite, énumérer les conditions indispensables à toute expérimentation, faire la part de la physiologie et de la psychologie, classer et apprécier les phénomènes dans l'ordre de leurs valeurs respectives, prévenir les erreurs, diriger les médiums, stigmatiser les spéculations et les abus... en un mot, définir, analyser et commenter toute la science spirite.

Or, quel homme était plus apte à se charger d'une aussi complexe apologie, que l'écrivain distingué, l'éloquent conférencier, l'expérimentateur habile, le croyant convaincu, bref le spiritualiste éprouvé qu'est M. Léon Denis, auteur d'ouvrages qui font autorité dans l'exposition de la doctrine dont il est l'un des apôtres les plus fervents et les plus dévoués ?

Aussi, est-ce avec un talent de premier ordre qu'il a déblayé le terrain de la discussion, réfuté les arguments adverses et élucidé les questions contro-

versées telles que celles de la survivance, de la nécessité des réincarnations, de la responsabilité personnelle de chaque âme en voie de perfectionnement et enfin des processus de l'évolution rédemptrice.

C'est dans sa gamme ascendante qu'il a déroulé le grand drame spirite, depuis les simples faits de typtologie, jusqu'aux écritures de natures diverses, l'extériorisation du corps astral, la télépathie, la clairvoyance, les incorporations et la matérialisation des Esprits...

Et c'est devant l'explication scientifique de ces faits psychiques, normaux et mille fois contrôlés, que s'évanouissent le surnaturel, les prétendus miracles, en même temps que s'en sont dégagés les fruits moraux du spiritisme, c'est-à-dire la haute conception de la vie et la révélation de la loi suprême qui guide les âmes dans leur marche ascensionnelle, à travers les splendeurs de l'infini et les éblouissements de la lumière divine.

Dans chacun des chapitres de ce nouvel ouvrage, se succèdent dans leur ordre logique quelques-unes des grandes idées qui en constituent l'ensemble. Ici, dans l'« Esprit et sa forme » est mis en relief le pouvoir qu'a l'homme de fixer lui-même sa destinée en se libérant de son Karma, fait capital, pivot suprême sur lequel repose en entier la morale de la doctrine spiritualiste.

Puis, vient une étude magistrale de la médiumnité, manifestation évidente non seulement des rapports permanents des mondes entre eux, le visible et l'invisible, mais encore de l'unité des forces mystérieuses qui, sous des noms différents — lumière, chaleur, électricité, magnétisme — ne sont que les modes divers d'ondulation et de vibration de la substance universelle. Il ne faut pas oublier, dans cet ordre d'idées, que la médiumnité n'est autre chose que le déploiement ou l'irradiation des forces de certains êtres sensitifs qui, en raison du développement de leur organisme psychique dont les vibrations sont accrues, sont mis en relation avec d'autres êtres extra-terrestres dont l'organisation diffère de la leur. C'est donc par l'intermédiaire du médium que deux mondes différents entrent ainsi en contact, associent leurs pouvoirs respectifs, et sur cette frontière qui désormais est franchie, s'ouvrent d'innombrables perspectives devant lesquelles la science matérialiste qui, ne voulant donner pour base aux lois physiques que les éléments fournis par nos sens actuels, demeure impuissante et décontenancée, en présence de lois bien autrement générales qui ouvrent à nos facultés psychiques un champ illimité d'accroissement et de perfectionnements progressifs.

Puis, vient un autre chapitre important sur l'éducation des médiums qu'il faut préparer en vue du rôle immense qui leur est dévolu. Ce rôle, certes, n'offre rien d'inattendu pour ceux qui ont quelques notions de l'histoire de l'humanité. Ceux-là savent que dans tous les âges ont été manifestés ses pouvoirs et son importance. Ils savent qu'en prévision de l'évolution nécessaire des âmes, brillèrent en divers lieux des lueurs révélatrices

de l'œuvre des guides de l'humanité. Du trépied des pythies, elles jaillirent, ces lumières, à Meroé, à Thèbes, à Delphes, à Dodone et dans bien d'autres temples encore, comme aussi et surtout des Mystères (éleusiniens, orphiques), de la grande Ecole pythagoricienne et enfin des Mystères établis par le Christ. Cette grande figure marche dans la vie entourée d'une foule invisible dont la présence se révèle dans tous ses actes. Lui-même, après sa mort et en diverses circonstances, il apparut à ses disciples, relevant leur courage et les guidant dans leur marche incertaine.

Mais combien toutes choses ont changé depuis lors. Alors que dans le passé, la communion des âmes était le privilège des sanctuaires où se groupaient quelques initiés, de nos jours, au contraire, et depuis les premiers siècles de notre ère, les foudres de l'Eglise inquiète et jalouse des ingérences occultes, le plus souvent en opposition avec ses vues, ont brisé les attaches qui unissaient le visible à l'invisible, si bien que l'homme moderne ignorant les lois de la nature et de la vie ne peut saisir l'enseignement que renferment les phénomènes.

Pour en comprendre le sens et préparer l'éclosion des idées qui nous préoccupent aujourd'hui, il a fallu la lente incubation des siècles et les découvertes inattendues de la science qui est venue confirmer la révélation des nouveaux pouvoirs dont l'homme moderne s'est reconnu possesseur. Ces pouvoirs, les savants officiels n'ont consenti à en admettre l'existence, que sous la pression des faits indéniables devant lesquels ont dû capituler leurs protestations obstinées. Et encore, peut-on se demander s'ils ont compris que la connaissance de ces pouvoirs de l'âme et des destinées qu'ils lui préparent, ne seront plus désormais le privilège des sages et des seuls initiés, mais que l'humanité entière sera bientôt appelée à bénéficier des trésors spirituels qui constituent son légitime patrimoine.

Voici bien d'autres pages intéressantes. Les unes sur « Le spiritisme et la femme », d'autres sur l'étude des lois de « La communication spirite », d'autres encore traitant de « L'application morale et des fruits du spiritisme ».

Ces dernières sont d'importance capitale. Sous l'écorce du phénomène, en effet, se cachent des révélations d'outre-tombe qui toutes concordent sur un point tout spécial. Par delà la mort, comme dans le vaste enchaînement de nos existences, tout est réglé par d'immuables lois. Par leurs propres efforts, les âmes se dégagent des basses matérialités et s'élèvent vers la lumière divine, en s'unissant toujours plus étroitement aux sociétés radieuses de l'espace, en collaboration desquelles elles travaillent à l'œuvre universelle de spiritualisation.

En des chapitres de riche et forte documentation, M. Léon Denis nous expose les faits les plus remarquables du spiritisme expérimental, faits

saisissants provenant de milliers d'expériences attestées par des savants d'une valeur de premier ordre, signées de noms illustres et puisées à des sources dont le contrôle le plus méticuleux nous garantit l'inattaquable authenticité.

Si nous voulions, si nous pouvions citer et citer encore — et il nous faudrait copier des pages entières — nous n'aurions que l'embarras du choix. Mais de semblables documents ne s'analysent pas. Il faut lire et relire, en les méditant surtout, ces prodigieux récits qui stupéfient ceux-là même qui les connaissent et dont la résultante, toujours identique à elle-même, nous confirme les plus sublimes vérités, les attestations les plus impressionnantes et surtout, disons-le bien haut, les plus réconfortantes consolations.

Puis voici les derniers chapitres. Après les réflexions attristées que nous suggère l'histoire du martyrologe des médiums, nous trouvons en compensation la nomenclature récapitulative des « médiumnités glorieuses » où, en quelques pages d'une envolée superbe, l'auteur nous rappelle la série des hommes de génie, des saints, des prophètes, des poètes, des savants, des artistes, de tous les grands Initiés, de tous les Messies prédestinés dont la traînée lumineuse se prolonge de siècle en siècle, d'un bout à l'autre des annales de l'humanité.. et c'est avec une conviction profonde que nous répétons, avec l'auteur de ces belles pages : il n'est pas de spectacle plus magnifique que cette chaîne médianimique ininterrompue qui relie les siècles entre eux comme les pages d'un grand livre de vie et ramène tous les événements, même les plus contradictoires en apparence, au plan harmonieux d'une majestueuse et solennelle unité, si bien que l'existence de chaque homme de génie est comme un chapitre vivant de cette Bible grandiose.

Et ce qu'on peut lire, ajouterons-nous, dans les pages de ce livre symbolique, ce sont les révélations que nous devons à cette science universelle, tout à la fois cosmogonique, intellectuelle, morale, psychique pour tout dire en un mot, cette doctrine de la grande synthèse qui, dans l'espace, relie les mondes aux mondes, élargit nos horizons terrestres, soulève ce ciel sous la voûte surbaissée duquel a étouffé l'humanité d'âge en âge et nous donne pour demeure cet univers lumineux, où fraternisent toutes les humanités — céleste famille entre les membres de laquelle le Dieu des Dieux, le Père de la vie partage son amour et sa divinité.

Existe-t-il, sur notre terre, chose plus merveilleuse que cette vision de l'infini dont la doctrine spiritualiste nous a révélé les augustes mystères ? N'est-ce pas elle qui, déchirant les voiles, nous a fait connaître que toutes les forces de la nature sont nôtres, que toutes les énergies de cette substance cosmique qui s'appelle force, mouvement, lumière et harmonie, vibrent au dedans de nous et se manifestent à nos yeux émerveillés dans toute la série de ses métamorphoses qui, partant de la matière brute, s'élèvent de strate en

stratégie supérieure, jusqu'aux suprêmes sommités où règne l'Esprit unique, Soleil spirituel et Âme de l'Univers.

C'est tout cela que nous ont enseigné Maîtres et médiums, intermédiaires prédestinés entre le visible et l'invisible, et c'est de cette médiumnité révélatrice que M. Léon Denis nous a raconté la dramatique histoire, dans le beau livre dont nous avons essayé de montrer, par ces lignes trop brèves, la belle ordonnance et la composition savante, en même temps que la haute portée morale et philosophique.

ED. GRIMARD.

Au Vingtième Siècle

Dédié à Léon Denis.

Dans les siècles défunts, il en est qui semèrent
L'espérance et la foi sur les pas des humains;
D'autres ont répandu le sang sur nos chemins
Et fait passer la mort où des êtres s'aimèrent.
Les derniers, sans repos harcelant l'univers,
Ont reculé bien loin les bornes du mystère,
Et tenté d'arracher, en torturant la terre,
Le secret de la vie à ses flancs entr'ouverts.

Un enfant est sorti du lent travail des âges,
Un enfant est venu, dans les langes encor,
Il marche à peine, il prend à peine son essor
Vers l'océan des temps aux éternels rivages.
Il est fort, dans son sang fermente un grand levain;
Car sa gestation fut longue et douloureuse.
Tout à l'orgueil du jour de sa naissance heureuse,
La Science a marqué son front du sceau divin.

Il marche couronné de lauriers et de roses
Vers les monts escarpés du progrès triomphant,
Et le gai chevalier, au son de l'olifant,
S'avance vers la gloire et les apothéoses,
Formé du sang altier des grands hommes défunts
Sa tâche sera belle et pleine d'harmonie;
Déjà le monde, empli des feux de son génie,
Respire son enfance aux immortels parfums.

Car le vingtième siècle est un enfant sublime
Sur qui se peut fonder l'espoir des temps nouveaux;
Du long enfantement des antiques cerveaux
Il a jailli soudain, comme fait d'une cime

Le torrent palpitant en marche vers la mer,
Comme un soleil levant radieux de jeunesse,
Comme aux temps fabuleux Minerve la déesse,
Toute en armes sortit du front de Jupiter.

Il sera grand, autant qu'aucun de ses ancêtres,
Grand par l'art, la science et par la liberté;
Les poètes nouveaux diront avec fierté
L'hymne de la beauté dont ils seront les prêtres.
Et les savants sauront sur les pas des Pasteur,
Sauver l'humanité des germes homicides,
Et, suivant les « Santos » dans leurs vols intrépides,
Des airs escaladés parcourir la hauteur.

Les peuples s'uniront pour briser toutes chaînes,
Les gueux auront leur part de bonheur au soleil,
Déjà le siècle voit à l'orient vermeil
De l'astre de la paix les lumières prochaines,
La science sans peur secouera son flambeau
Sur la nuit de la mort où palpitent les âmes
Et comme fit Jésus devant les Saintes femmes,
Elle soulèvera la pierre du tombeau.

Pythonisse immortelle, aux sévères oracles,
Elle interrogera la vie et le sommeil,
Et, tenant sans repos ses regards en éveil
Elle pénétrera l'occulte et ses miracles.
Dans l'au-delà profond, monde à peine exploré,
Elle ira de l'avant, sûre en sa patience,
Et le siècle verra s'unir par la science
La raison et la foi dans un hymen sacré.

Paris, octobre 1903.

JULIEN LARROCHE:

Une statue ensorcelée

(Suite et fin) (1)

Nous l'avons dit, l'arbitrage marchait de mieux en mieux. Et, avec sa facilité à prévoir l'avenir, l'inconnu liquida au plus haut cours l'Italien, tandis qu'il attendit quelques jours pour racheter plus favorablement son Trois pour cent. C'était d'une précision renversante, et, avec un pouvoir pareil

(1) Voir le numéro de décembre.

à son service, la fortune était sans limites (1). Le bénéfice résultant des deux opérations s'éleva à environ *trois mille francs*.

Sur les premiers fonds, provenant de la liquidation du 15, j'eus mission de réserver mille francs pour un père de famille. Et le souvenir de cette bonne action, dont je ne fus en quelque sorte qu'intermédiaire, me réjouit encore. D'autres distributions moins importantes me furent ordonnées. Enfin, comme couronnement de l'édifice, il fallut illuminer notre jardin en l'honneur de la Vierge.

Vinrent ensuite les bénéfices de la liquidation de fin de mois, qui donnèrent lieu à un incident curieux. Le jour des paiements, lorsque le bénéfice fut à la disposition de l'Esprit mystérieux, il me pria de revenir à Bordeaux pour acheter un piano qu'il offrait à ma fille. (C'est là le cadeau dont il a été question au début de l'opération.)

« Va, me dit-il, chez M. Caudérés, allées de Tourny, 50, où tu achèteras « un piano d'occasion (!) dont on te demandera 650 francs. »

Comme je faisais observer qu'il me fallait des indications précises afin d'éviter toute confusion :

« C'est inutile, *je serai là* pour veiller à ce qu'on ne t'offre que le piano « que je désire. Tu n'auras même pas à marchander, car le prix est au-dessous de la valeur de l'instrument. »

Comment résister aux désirs d'un ami si bienveillant et dont le pouvoir semblait n'avoir d'autres bornes que sa volonté ? Au surplus, avais-je à discuter l'emploi d'argent qui ne m'appartenait pas ?

J'arrive donc Allées de Tourny. Mme Caudérés était seule au magasin. Je suis mes instructions et on m'offre un piano d'occasion pour 600 francs. c'était donc 50 francs au-dessous du prix fixé. J'hésitai à le prendre, mais, me rappelant ses propres paroles, *je serai là*, je conclus le marché à la condition expresse que l'instrument me serait livré le soir même, selon la volonté du bienfaiteur.

J'arrivai vite à la maison, impatient d'avoir une explication au sujet des 50 francs. C'était la première fois que je constatais une irrégularité; et, comme ma soumission n'était que le résultat d'une infailibilité qui ne s'était pas démentie, il fallait la continuation absolue et régulière des faits

(1) Il est évident que le tort de M. Vergniat a été de tenter la fortune avec l'aide spirituelle, et que, s'il eût eu la connaissance du spiritisme, il ne l'eût pas fait. Mais l'Esprit avait eu soin de lui interdire cette connaissance, et d'ailleurs la charité était le but avoué des opérations. M. Vergniat fut donc la victime d'un piège occulte *inévitabile*, et c'est cela qui révolte et indigné, que pareille machination soit permise aux Esprits. — Où est la justice de Dieu ? — Néanmoins, cette leçon est utile à connaître. — G. B.

pour entretenir dans mon esprit cette confiance aveugle qui, déjà, portait une si grande atteinte à mon libre arbitre.

Ce fut presque d'un air triomphant que j'annonçais, entrant à la maison, que le piano ne coûtait que 600 francs.

« — Je le sais, répondit l'inconnu, mais Mme Caudérès a fait une erreur. »

Le lendemain, en allant régler le compte, le marchand me dit : « Vous avez fait hier une bonne affaire. Ma femme s'est trompée en vous vendant pour 600 francs un piano que j'avais fixé à 650. »

Tout entier aux préoccupations des incidents surnaturels je ne songeai pas à répondre, et ce fut tout pensif que je repris le chemin de Malbec, où je racontai à l'être mystérieux ce qui venait de m'arriver chez le marchand de pianos. Si les préoccupations mystiques m'avaient fait oublier un instant mon devoir, il ne fut pas longtemps à me le rappeler. « Je t'avais prévenu » dit-il. Je compris, et je rapportai les 50 francs au marchand, ne voulant pas bénéficier d'une erreur.

A ce moment les connaissances musicales de ma fillette se bornaient au « bon roi Dagobert », et cependant, lorsqu'elle se mit au piano, ses doigts, subissant une influence mystérieuse, se promènèrent involontairement sur le clavier, et jouèrent des airs inconnus, dont les accompagnements étaient dans toutes les règles de l'harmonie. Convaincu que l'enfant exécutait des exercices de mémoire, l'accordeur la félicitait sur ses dispositions musicales. Ce phénomène ne s'est produit que 3 ou 4 fois; il est vrai que j'avais pris soin de faire quitter le piano à l'enfant dès que je soupçonnais l'approche de l'influence.

L'arbitrage liquidé, d'autres affaires patronnées et conseillées par le protecteur réussirent aussi bien que la première. *Le but était toujours l'aumône.* Ces opérations n'étaient pas importantes; mais, malgré tout, leurs résultats permettaient d'augmenter chaque jour l'importance des secours. L'Esprit s'était réservé (je crois l'avoir dit en commençant) de désigner les personnes à secourir. Quelquefois il indiquait le nom; mais plus souvent il se bornait à la rue, au numéro et à l'étage.

Il me souvient qu'un dimanche, au moment même du déjeuner, j'eus mission d'aller *immédiatement* visiter une famille vivant dans une maisonnette, derrière la rue François-de-Sourdis. La course était longue, et, malgré les indications qui m'étaient données, je parcourus inutilement toutes les rues, à peine tracées dans les terrains vagues du quartier, et je revins sans avoir pu remplir ma mission.

« — Il faut y revenir, me dit l'inconnu, même avant le déjeuner, car si tu peux attendre, toi, il n'en est pas de même là-bas, où des enfants ont faim ! »

Tous les matins, en sortant de chez moi pour me rendre au bureau,

j'était chargé d'une bonne œuvre. « Dans telle rue, à tel numéro, à tel étage, « la porte à droite, habite une veuve : tu lui remettras 5 fr. ou 10 fr., etc. »

Au début, craignant de me fourvoyer, ces missions m'embarrassaient, surtout lorsqu'il m'envoyait là où il n'y avait aucune apparence de misère. Mais il ne se trompait *jamais*.

Pour subvenir à ces distributions, et exécuter certain projet religieux qu'il m'avouait, tel que la construction d'une chapelle sur le terrain de Malbec, afin d'y perpétuer le souvenir de sa visite - pour subvenir, dis-je, à tant de frais, il augmentait sensiblement le chiffre de ses opérations. Il est vrai qu'une affaire engagée par son ordre donnait le soir même un résultat favorable. Et il fallait qu'il en fût rigoureusement ainsi pour maintenir cette confiance aveugle que l'Esprit tenait tant à conserver.

C'est alors qu'il changea de tactique dans ses opérations.

Au lieu de prendre ses bénéfices à chaque liquidation, il s'opposa désormais à toute réalisation. En présence d'un système aussi dangereux, je risquai timidement ces réflexions :

« Vous me guidez ou ne peut mieux, et je serais déjà trop riche, si, « comme autrefois, vous profitez de toutes les fluctuations, au lieu de vous « opposer à la réalisation des bénéfices. C'est vrai, la marge est grande sur « vos achats, mais notre prospérité n'est que factice, puisqu'elle n'est que le « résultat de « reports » et non d'opérations liquidées. C'est-à-dire que, par « ce système, nous prêtons constamment le flanc aux événements. »

Ce fut aussi sous cette inspiration mystérieuse que je pris alors l'engagement de désintéresser à bref délai mes commanditaires. Toujours, sous la même direction, les affaires me créèrent rapidement une position opulente. Le mouvement ascensionnel des fonds continuait, et s'il survenait parfois une légère réaction, elle ne pouvait enlever qu'une faible parcelle des bénéfices déjà acquis sur les positions continuellement reportées. On le voit, le système dangereux des non-réalisations n'avait pas été abandonné. Je m'en plaignais souvent.

C'est ainsi que le 1^{er} janvier 1870 (qui était, je crois, un dimanche) la coulisse ayant coté sur le boulevard 75 fr. 05, et ce cours nous assurant un bénéfice de 30.000 francs sur une seule affaire, je le suppliai de consentir à réaliser. Il refusa énergiquement, disant : « Les tripotages au jour le jour « ne me conviennent pas. Je t'ai mis sur une position qui sera la dernière « affaire (1). »

De plus, il affectait une aversion grande pour ma profession qu'il désirait me voir quitter au plus tôt. Il arrivait parfois à l'Esprit de laisser échap-

(1) Le sinistre coquin se donne le luxe de railler la victime fascinée qu'il perd. Quelle indignité ! Qui flétrira assez un tel monde ? (G. B.)

per quelques exclamations, comme des à-parté, dont le plus fréquent était celui-ci : *Quelle lutte !*

Je n'y prenais point garde, et ce n'est qu'après le dénouement tragique de cette affaire que le souvenir de ces exclamations, parfois fréquentes, m'est revenu à la mémoire. Les circonstances qui vont suivre démontrent douloureusement que pendant deux ans et demi le but, si patiemment poursuivi, était de capter ma confiance à l'aide de révélations étranges et de tenir en échec mon libre arbitre. Ce résultat acquis, il ne s'agissait plus que d'user d'influence, pour me maintenir sur une position dont l'importance devait être fatale, en présence d'événements prochains et que l'esprit de pénétration de l'inconnu lui permettait d'entrevoir.

Ce fut au milieu de cette prospérité, en quelque sorte d'emprunt, puisqu'elle ne résultait que d'opérations non réalisées, que je pris possession de ma nouvelle habitation, rue d'Enghien, n° II. Pendant plusieurs mois, quoiquoi la rente fût impuissante à franchir le cours de 75 francs, fidèle à son système, l'inconnu refusait de liquider. Il fallait donc faire reporter. Mais pouvais-je me plaindre si les fonds restaient stationnaires ? Est-ce que les bénéfices, entrés en caisse par la plus-value, ne semblaient pas une garantie suffisante contre tout événement ? De plus, il me semblait indigne de reprocher à qui je devais en quelque sorte une prospérité inespérée, de ne pas me donner davantage.

Ma quiétude était donc absolue lorsque éclatèrent les complications avec l'Allemagne. Cependant, dès le premier jour, je voulais tout liquider.

« Voilà tes terreurs qui recommencent comme au moment de l'incident « du Luxembourg. Eh bien ! je t'affirme que la guerre n'aura pas lieu. « Crois donc celui qui est le maître, et qui depuis bientôt trois ans ne t'a « JAMAIS trompé. »

Malgré ces affirmations, deux jours après, la guerre était décidée, et, en s'emparant des lignes télégraphiques, le ministre au cœur léger acheva ma ruine, car il me mettait dans l'impossibilité de communiquer avec Paris, et, partant, de limiter ma perte.

Quel que soit le danger de la lutte, on succombe avec moins de regrets lorsqu'on a combattu à armes égales, mais ici, sans parler des circonstances étranges, la suppression des communications télégraphiques me plaçait dans les conditions d'un homme préalablement garrotté, qu'on jette à la mer, et auquel on ferait le reproche de ne pas nager.

Dans ce moment critique l'inconnu était absolument muet. Il ne répondait à aucune des questions que je lui adressais. Et pourtant la situation était des plus graves, car vingt années de travail disparaissaient dans le gouffre, et de plus, à cette perte matérielle s'ajoutait la douleur d'être contraint de me séparer de ma fille très dangereusement malade.

Une dernière explication eut lieu : « Voilà donc, dis-je, où vous vouliez « en venir ! J'ignore qui vous êtes; je sais seulement que vous avez fait « appel aux sentiments honnêtes pour me faire votre victime, et que vous « n'avez pas craint de mêler le nom de Dieu à vos embûches. »

J'étais trop irrité pour comprendre sa réponse; aussi je n'ai conservé d'autre souvenir que d'avoir entendu balbutier le mot d'*épreuves*.

« Ainsi se termina cette longue et douloureuse histoire. »

Que faut-il en penser ? Pour quiconque a lu l'ouvrage de M. Maxwell, le digne et consciencieux magistrat est incapable d'avoir voulu nous tromper. D'ailleurs il ne paraît voir dans tout cela que l'œuvre des « personnalités secondes ». Si Dieu permet que nous ayons en nous des « personnalités » inconnues, capables de nous tromper à ce point, c'est une infamie ajoutée à celles dont le monde est déjà plein, et plus grande que toutes les autres. Mais cette explication ne supporte pas un examen attentif.

Est-ce M. Vergniat qui a trompé M. Maxwell et lui a fait croire que son fantastique roman était réellement arrivé ? Outre qu'il me répugne de croire à tant de naïveté chez un homme dont la profession est synonyme de défiance, il serait trop facile de démontrer la fiction, puisque les noms et adresses sont données tout au long et que M. Maxwell s'exposerait à être pris en flagrant délit de légèreté, en nous donnant, comme on dit, « des verges pour se faire fouetter ».

Peut-être plusieurs spirites se contenteront-ils de l'explication de l'Esprit, et parleront-ils d'*épreuve* et d'expiation ? J'avoue que cette explication ne me satisfait nullement, parce que c'est là trop évidemment « un habit à toutes tailles », et qu'en réalité son but est de justifier ce qui est injustifiable.

Pour moi, j'y vois une grande leçon de choses, que ma conscience m'oblige à faire connaître, pour que les spirites ne se nourrissent pas trop d'illusions, et ne se bercent pas dans une fausse sécurité. L'autre monde *est ce qu'il est*, et non ce que nous voudrions, ou ce que nous trouverions logique et juste, qu'il fût. On dit souvent que la Providence sait faire sortir le bien du mal. Cette histoire, et beaucoup d'autres que je connais, prouvent aussi que les Esprits ont une puissance quasi-divine pour faire sortir le mal du bien. Je ne discute pas, je constate. A d'autres de tirer les conclusions.

G. BÉRA.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE ⁽¹⁾

Bien que publié tout nouvellement, le livre du D^r Grasset ne saurait être considéré comme une nouveauté. Ce n'est en effet que la reproduction d'une série de conférences entreprises dès 1896 devant les élèves de sa clinique. Depuis longtemps les idées qui y sont contenues ont été discutées par de nombreux auteurs : Gaston Méry, dans l'*Echo du Merveilleux*; Becker, dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*; Papus, dans l'*Initiation*; et, dans les camps opposés, le D^r Surbled, dans la *Revue du Monde Invisible*; Félix le Dantec, dans *Les limites du connaissable*, etc. Je crois néanmoins devoir en entretenir aujourd'hui les lecteurs de la *Revue Spirite*, d'abord parce qu'on leur a encore peu parlé de la « théorie polygonale », et qu'il est dans mon rôle de leur faire connaître toutes les explications scientifiques qui ont été opposées au spiritisme, afin de les mettre en état de ne se prononcer qu'après avoir étudié la question sous toutes ses faces; ensuite parce qu'ils peuvent constater ainsi que les savants ne dédaignent point, quoi qu'on dise, de s'occuper du spiritisme, et que, s'ils en parlent un peu en écoliers, on ne peut refuser à certains d'entre eux — et le D^r Grasset est du nombre — de s'en occuper avec une entière bonne foi, et sans y apporter trop de préventions scientifiques.

Je ne voudrais pas renouveler les critiques que d'autres avant moi ont adressées au savant professeur, puisqu'il a eu la probité de les mentionner dans les « Appendices » de son ouvrage. Et cependant il en est plusieurs que je ne puis me dispenser de reproduire parce qu'elles sont fondées, et que le docteur a maintenu dans le corps du volume les assertions qui ont occasionné ces critiques. Je dirai donc, avec G. Méry et Papus, (à propos du cas de la maison hantée) qu'il n'est pas scientifique de prétendre qu'il y a eu jonglerie ; par la seule raison qu'il y avait intérêt à ce qu'il y eût jonglerie ; avec Papus, mais sans y insister, que le spiritisme ne peut être confondu avec l'occultisme, et qu'à la façon dont l'auteur expose son sujet, le titre « L'occultisme devant la Science » eût été plus juste que le titre actuel. Et ici se place une critique plus sérieuse. Ce titre « Le Spiritisme devant la Science » est universellement connu de tous les spirites pour appartenir depuis déjà pas mal d'années à un autre ouvrage, en quelque sorte classique, si bien que l'auteur de ce dernier ouvrage pourrait, avec raison, en tirer la conséquence que, par cela seul que le D^r Grasset a commis cette négligence,

(1) *Le Spiritisme devant la science* par le D^r J. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. Préface de P. Janet. 1 vol. 376 pages. Montpellier et Paris 1904.

il a fait contre lui-même la meilleure preuve de son ignorance du sujet qu'il traite.

Dans toute la partie historique de son travail, l'éminent professeur a commis de semblables erreurs qui accusent le peu de valeur des sources d'informations spirites auxquelles il a puisé. Il en est même de graves. C'est ainsi que le docteur se fait, assez légèrement, l'écho de méchancetés, passablement mesquines, à l'égard d'Allan Kardec, qu'il qualifie de « vendeur de contremarques ». Il n'est pas besoin de dire ici que cette assertion est fausse. Mais est-il digne d'un vrai savant de recourir à de telles armes, et pourquoi jeter le ridicule — au milieu de jeunes gens qui l'accueillent avec enthousiasme et le propagent ensuite toute la vie — sur un homme qui fut peut-être entraîné, par des phénomènes imprévus et extraordinaires et par son penchant naturel, vers une réforme religieuse, mais qui resta toujours digne d'estime et de respect. Lorsque l'on enseigne la jeunesse, on assume la responsabilité de peser les paroles prononcées du haut de la chaire avec plus de soin que celui qui s'adresse au public plus sceptique des journaux ou des revues.

Dans quel auteur, chez quel copiste pressé et négligent, le professeur Grasset a-t-il trouvé le juge *Edmonds* travesti en juge *Edwards*; le colporteur *Charles B. Rosna*, d'Hydesville, changé en *Rayn; Crookes*, le chimiste de réputation universelle, qualifié de physicien *Croockes*; *Mme Hugo d'Alesi*, orthographiée *Alesy*. On peut mépriser le spiritisme, mais il n'est pas scientifique de mépriser les sources où l'on se documente. C'est parce que le docteur a étudié le cas de « Mme Piper » dans Paul Bourget qu'il appelle sans doute *Georges Pelleu; Georges Robinson* ! Tout cela ne prouve pas une connaissance approfondie du spiritisme.

Enfin pourquoi venir nous resservir les explications, tant de fois réfutées, de « l'attention expectante » du docteur Carpenter, des « mouvements inconscients » de Chevreuil et Faraday, et même ce vieux « muscle craqueur », et ces grotesques « long et court péronniers » de Schiff et Jobert de Lamballe. Cela ne fait plus de tort qu'à celui qui en parle.

Je dirai donc, pour en finir avec la partie critique, avec A.-R. Wallace : « Docteur, instruisez-vous des choses dont vous parlez, et revenez nous voir dans dix ans ; alors nous pourrions discuter. Mais nous ne discuterons plus, car nous serons d'accord. »

Et avec Maxwell : « Le Dr Grasset n'a pas assez lu et discuté tout ce qui a trait à ces questions, et il a tort d'employer le mot spiritisme dans un sens qui n'est pas le vrai. »

Et plus loin : « Si j'ai bien compris la pensée de l'éminent professeur, il ne considère comme scientifique dans le spiritisme que ce qui en constitue les phénomènes frauduleux, conscients ou inconscients, c'est-à-dire ce qui

en forme la partie non-spirite. Ce qui constitue l'essence même du spiritisme n'est pas scientifique. Mais alors pourquoi étudier sous ce nom des faits connus et classés, et qui ne sont pas du tout ceux que le spiritisme affirme ? »

Passons maintenant au fameux « Polygone ». A mon avis, - et c'est aussi celui du Dr Goudard (1) - ce n'est, sous un autre nom, rien autre chose que ce que les diverses Ecoles appellent, suivant leur système particulier, les *unes esprit* et *périsprit*, d'autres *âme* et *corps astral*, d'autres encore, *conscience* normale et *subconscience* ou *subliminal*. Le Dr Grasset les nomme *centre O* et *polygone*, mais c'est au fond la même idée, car ces diverses appellations n'excluent en aucune façon l'hypothèse spiritualiste. Je serai donc bref, car je ne vois guère là-dedans que des querelles de mots, et la possibilité d'une entente finale subsiste toujours. Toutefois si j'ai accusé le savant professeur d'ignorance spirite, je dois à mon tour réclamer toute son indulgence si je travestis sa pensée, vu mon incompetence en psychophysiologie.

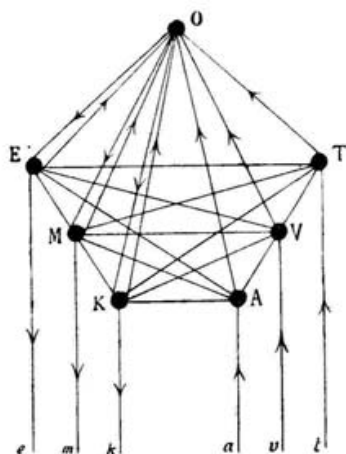
Le Dr Grasset distingue dans les opérations de l'esprit humain deux actions très différentes, l'une d'un ordre élevé qui comporte essentiellement la raison, le discernement, le jugement, l'autre plus machinale, plus instinctive, automatique et en apparence involontaire. De là, deux psychismes, l'un qui pense, veut et raisonne, le psychisme supérieur; l'autre qui emmagasine les perceptions, les sensations, et qui exécute, sans volonté, mais non sans intelligence, grâce à une facilité extraordinaire d'imaginer et d'associer; c'est le psychisme inférieur ou inconscient.

Pour mieux faire comprendre le mode d'opérer de ces deux psychismes dans la machine humaine, le professeur Grasset a imaginé de réduire toutes les descriptions anatomiques à un schéma très simple, qui permet de raisonner avec une grande aisance. Il suppose tous les groupements des neurones qui commandent, dans l'écorce cérébrale, aux opérations de la personnalité consciente, volontaire et libre, ramenés à un seul centre, qu'il appelle O. C'est là le centre du psychisme supérieur. Tous les groupements de neurones de cette même écorce qui commandent les phénomènes de perception sont de même réduits à plusieurs systèmes ou centres : T pour le toucher, V pour la vue, A pour l'audition, K pour les mouvements, M pour la parole et E pour l'écriture. Cet ensemble de groupements, subordonnés au centre O, forme un polygone T,V,A,K,M,E qui constitue l'ensemble des phénomènes psychiques inférieurs. Dans les phénomènes ordinaires de la vie, V par exemple, centre de la vue, reçoit une sensation et la transmet à O, qui juge et apprécie. Inversement, lorsque O veut voir il transmet un

(1) *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Marseille*, juillet-août 1903, p. 68 et 70.

ordre à V qui perçoit et rend compte. Ce sont là les opérations conscientes. Mais il n'en est pas toujours ainsi.

Souvent le polygone se sépare de O, ou réciproquement, et alors se produisent tous les phénomènes que nous connaissons sous les noms de : dis-



traction, rêve, hypnotisme, suggestion, écriture automatique, et, d'après le professeur Grasset, tous les autres phénomènes du spiritisme.

Quelques exemples sont indispensables pour saisir le mécanisme physiologique de ces phénomènes.

Si je lis en me promenant, mon centre psychique supérieur O est absorbé par la lecture, mais il a donné une fois pour toutes à mon polygone, en particulier au centre de mouvement T, l'ordre de marcher et la marche se continue machinalement jusqu'à ce que l'attention O intervienne, pour passer un ruisseau ou éviter une voiture, par exemple.

C'est avec son polygone que le musicien exécute des gammes pendant que son centre O cause avec un visiteur.

Notez que *toutes* les perceptions arrivent *toujours* du dehors au polygone, qui les enregistre, et en compose son trésor de connaissances, mais ne les transmet pas toujours au centre O, parce que ce dernier peut avoir interrompu momentanément la communication avec son polygone. De là il résulte que nous possédons une foule de connaissances que nous ignorons, parce qu'elles ne sont point parvenues à la conscience normale O. Néanmoins elles existent, et la particularité de l'état hypnotique, superficiel ou profond, consiste à rattacher O à son polygone et à lui permettre de reconstituer ainsi les événements ignorés.

Dans le rêve, O est isolé, comme dans la distraction, et le polygone fonctionne sans guide, laissant défiler au hasard les images que lui présentent les divers groupes du polygone et les associant à tort et à travers.

Le médium est un être dans lequel la séparation entre O et son polygone s'opère avec une facilité extrême. Qu'il regarde dans un verre d'eau, dans un miroir, qu'il pose les mains sur une table, ou qu'il prenne une plume ou un crayon, et le courant qui relie O avec son polygone s'arrête. Le polygone fonctionne seul, soit V, soit T, soit K, soit A, soit E, soit M, suivant le cas, agissent seuls ou groupés, mais machinalement, et la conscience O assiste en spectatrice étonnée aux manifestations de son propre polygone. C'est ainsi que l'on converse avec soi-même sans s'en douter, et avec d'autant plus de bonne foi, que, je le répète, O ignore tout ce que connaît le polygone.

J'en ai dit assez pour donner une idée sommaire de la théorie du D^r Grasset, théorie ingénieuse, et même vraie dans beaucoup de cas, mais qui, comme on le voit, n'est autre que celle du subconscient ou subliminal, si l'on remplace le polygone par ces expressions. Là se trouve l'explication de beaucoup de cas de « personnalités secondes », de beaucoup de « communications » parlées ou écrites attribuées aux Esprits. Un fait entre mille, cité par le D^r Grasset, d'après Dumur : Un grainetier illettré lisait la nuit, en état de somnambulisme, et meublait ainsi son polygone. Le jour venu, croyant obéir à l'inspiration des Esprits, il composait de nombreuses pièces de vers qu'il était le premier à admirer, et son entourage, ignorant, partageait son admiration. Un jour, un Parisien de passage, plus instruit, examina ces productions. éclata de rire, et on eut beaucoup de peine à le convaincre de la bonne foi du pauvre auteur-grainetier qui, naïvement, avait recomposé les « Orientales » de Victor Hugo et « Athalie » de Racine.

Ces faits sont à méditer par les spirites. L'étude du cas de Mlle Smith, de Flournoy, fait ressortir des exemples analogues. On en trouverait dans tous les groupes spirites. Un examen consciencieux s'impose donc, ainsi que l'étude des travaux des psychologues-physiologistes tels que Janet, Ribot, Richet et le D^r Grasset.

Est-ce à dire que leur hypothèse couvre tous les faits spirites ? Non assurément, pas plus que l'hypothèse spirite ne satisfait à tous les faits compris et englobés à tort sous cette étiquette. Beaucoup de médiums relèvent du médecin plus que de l'observation spirite. Il faut le reconnaître pour gagner l'estime des savants qui font preuve de bonne foi et viennent à nous.

Pour moi, je défendrai toujours ce qu'il y a de juste dans les théories des savants, quand ils ont le courage d'écrire, comme le D^r Grasset (p. 370) :

« Il me semble qu'après toutes ces explications on doit reconnaître l'erreur de ceux qui me classent parmi les adeptes de la négation à outrance. Je nie la démonstration scientifique *actuelle* de certaines choses, voilà tout; mais je ne nie pas la démonstration scientifique *ultérieurement possible* de ces mêmes choses. Je ne nie donc pas « à outrance ».

« Je n'accepte pas non plus qu'on dise que je nie de parti pris tout ce qui n'est pas explicable par mes théories. »

Et plus loin : « Le jour où on aura scientifiquement établi des faits nouveaux, qui, sans le détruire, nécessiteront une modification (de mon schéma), je le modifierai ; et le jour où on aura scientifiquement établi des faits nouveaux qui seront en contradiction avec ce schéma, je le supprimerai. »

C'est exactement ce qu'Allan Kardec disait du spiritisme. L'heure paraît donc venue de faire, de part et d'autre, les quelques pas, les quelques sacrifices peut être, qui amèneront un rapprochement. *In medio stat veritas.*

G. BÉRA.

Pour compléter la remarque faite par M. G. Béra à propos d'ALLAN KARDEC, vendeur de contremarques, selon le Dr Grasset, je crois utile de publier la liste des principaux diplômes obtenus par M. Rivail (Allan Kardec) pendant sa carrière de professeur et de chef d'institution. Je ne cite que ceux qui se rapportent directement à l'enseignement, je les possède tous, ce qui suit n'est donc pas un *on dit*.

1° *Diplôme* de fondateur de la Société de prévoyance des chefs d'institution et maîtres de pension de Paris (1829).

2° *Diplôme* de la Société pour l'Instruction élémentaire (1847). Secrétaire général H. Carnot.

3° *Diplôme* de l'Institut des langues fondé en 1837. Président, le comte Le Peletier-Jaunay;

4° *Diplôme* de la Société des Sciences naturelles de France (1835). Président M. Geoffroy de Saint-Hilaire;

5° *Diplôme* de la Société d'Education nationale formée par les chefs d'Institution et maîtres de pensions de France;

6° *Diplôme* de la Société grammaticale fondée à Paris en 1807, par Urbain Domergue (1829).

7° *Diplôme* de la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain (1828). M. Rivail avait été chargé de représenter en France et de mettre en pratique la méthode Pestalozzi, afin d'introduire dans l'enseignement une méthode rationnelle qui forme le jugement en même temps qu'elle meuble la mémoire;

8° *Diplôme* de l'Institut historique, fondé le 24 décembre 1833 et constitué le 6 avril 1834. Président M. Michaud, membre de l'Académie française;

9° *Diplôme* de la Société française de statistique universelle, fondée à Paris, le 22 novembre 1820, par M. César Moreau.

10° *Diplôme* de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, fondée par M. Jomard, membre de l'Institut;

11° *Médaille d'or*, 1^{er} prix décerné à M. Rivail par la Société royale d'Arras, concours de 1831. Education et enseignement.

De plus Allan Kardec a été plusieurs fois membre du jury, de 1830 à 1858, et je suppose qu'on ne choisit pas les *vendeurs de contremarques* pour remplir cet office.

M. LEYMARIE.

Chronique et propos philosophiques

L'année 1903 pour les spirites

Les spirites n'ont pas trop à se plaindre de l'année 1903. Elle leur a été plutôt favorable. On a beaucoup parlé d'eux et de leurs doctrines, et, généralement on ne les a maltraités ni les uns ni les autres. On les plaisante encore; on ne les méprise plus. Il y a même mieux : on les discute. Des savants leur font l'honneur d'accepter les phénomènes qu'ils niaient jadis ; il est vrai qu'ils leur attribuent une tout autre cause; mais, du moins, ils s'en occupent, et c'est, à vrai dire, tout ce que nous demandons, car nous profiterons, je crois, tout autant de leurs doutes que de leurs recherches.

Tout d'abord, nous passerons en revue les faits que ont ému la presse, et à ce propos nous remercierons notre aimable directrice, Mme Leymarie, qui a eu l'obligeance de mettre à notre disposition un certain nombre de documents intéressants, recueillis par elle-même et qui vont nous servir pour cette causerie.

A l'occasion de la mort d'Augusta Holmès, divers journaux ont fait allusion à ses croyances spirites. *L'Eclair* du 31 janvier donnait en première page un long article avec ce titre : *Le spiritisme de Mme Augusta Holmès*. Il rapportait de la grande artiste cette parole prononcée quelques mois avant sa fin : « D'où j'irai je ne vous quitterai pas plus que ne m'a quittée mon cher et illustre maître, César Franck, qui, à mon appel, est venu tant de fois. On ne meurt pas : on change d'espace. J'envisage ce que nous appelons la mort avec sérénité. » L'auteur de ce même article raconte qu'un jour l'esprit de l'illustre compositeur lui parla musique et lui signala une erreur dans un grand ouvrage auquel elle travaillait. « L'erreur, ajouta-t-il, vient du copiste. » On vérifia, c'était exact. César Franck, avec la vie, n'avait pas perdu le sens de la mesure.

Au mois de mars, nous apprenons le siège de Tolstoï par une troupe de spirites fanatiques — des Anglais, dit-on, — qui, acharnés comme des salutistes, veulent absolument le convertir à leur foi. Le grand écrivain russe se défend, paraît-il, et résiste du mieux qu'il peut à l'assaut. — Bon ! admettons que cela soit. Mais qu'est-ce que cela peut bien nous faire que Tolstoï se dise ou non spirite ? Cela change-t-il quoi que ce soit aux grandes idées

spiritualistes qu'il a émises, à celles que nous admirons et qui s'allient tout à fait avec les nôtres ?

Un rédacteur du *Matin* écrivait ceci le 5 novembre au cours d'un article dont nous avons parlé dans notre précédente chronique : « Une autre chose me choque dans cette histoire du notaire de Cahors. -- Elle tendrait à nous faire croire que les morts connaissent l'avenir. Qu'ils se souviennent de ce qui fut, passe encore, mais pourquoi veut-on qu'ils sachent ce qui sera ? » C'est déjà bien d'un sceptique d'admettre que les morts peuvent se souvenir de ce qui fut, car c'est admettre qu'ils peuvent entrer en relations avec nous. Quant à leur prescience, toute surprenante et toute rare qu'elle soit, on en a des exemples... historiques. Le dernier en date est celui qu'a publié M. W. T. Stead, l'éminent directeur de la *Review of Reviews*, de Londres : Le 20 mars dernier, dans une séance organisée dans ses salons, devant un public choisi, un médium bien connu, Mrs Burchell, décrivit, sous l'empire d'une effrayante vision, la sombre tragédie de Belgrade qui devait avoir lieu effectivement trois mois plus tard. Le récit détaillé de la séance qu'on connaît est rapporté dans le *Figaro* du 30 juin. Chose curieuse, on peut le lire également dans un journal belge, le *Matin*, d'Anvers, qui le fait précéder de cette réflexion, diamétralement opposée à celle de son confrère, le *Matin* français : « La prescience de l'avenir est un phénomène attesté par trop d'expériences pour qu'on puisse le nier. »

Ce même journal cite les fameuses et « classiques » prophéties de Cazotte qui, en 1778 (d'après les « Souvenirs » de Laharpe) annonça la révolution, prédit à Condorcet qu'il s'empoisonnerait en prison, à Chamfort qu'il se couperait les veines de vingt-deux coups de rasoir, à Bailly, à Malesherbes qu'ils mourraient sur l'échafaud. Cazotte en nomma beaucoup d'autres, même le roi et la reine : tous eurent le sort qu'il annonça.

A propos de la prédiction du crime de Belgrade, l'*Européen* du 27 juin disait que les journaux avaient beaucoup commenté cette histoire et avaient saisi l'occasion pour raconter les progrès étonnants que fait le spiritisme en Angleterre. Rien qu'à Londres, déclare-t-il, il y a plusieurs milliers de spirites dont la plupart appartiennent à l'aristocratie. Parmi les 1.500 membres de la Society for Psychical research, on compte : M. Balfour, premier ministre, sir William Crookes, l'évêque de Ripon, etc. La *Spiritualist's alliance* a même un médecin spirite qui reste à la disposition des membres. -- Que ne pouvons-nous en dire autant pour la France !

Ce n'est cependant pas la faute de la presse. Car nous voyons le rédacteur en chef d'un grand journal, *Le Français* (sorte de 2^e édition du *Matin* qui a cessé de paraître) demander à son ami M. Albin Valabrègue d'expliquer aux lecteurs de ce journal, comment il est devenu spirite. La réponse, une longue et magnifique profession de foi spirite, ne se fait pas attendre et est

publiée en première page dans le n° du 28 mars. Le 3 avril, M. Pierre Giffard, sous ce titre : « *Les spirites s'émeuvent* », conte dans son journal « que la lettre d'Albin Valabrègue a trouvé, dans le public, toujours curieux des mystères du spiritisme, un retentissant écho. » « Il n'y a pas, ajoute-t-il, que des convertis au spiritisme : il y a nécessairement beaucoup d'incrédules ; c'est même, en France, dans le camp des incrédules que se trouve la majorité. » Et il conclut par l'inutilité de présenter au public un « dossier du spiritisme » quelque long et documenté qu'il soit. « Ce que demande la masse, qui ne croit pas, dit-il, c'est à être mise en face de phénomènes authentiques qui la conduiraient à croire. » — Je ferai très humblement remarquer à M. Pierre Giffard que si l'on ne croyait qu'aux faits dont on peut soi-même être témoin, on ne croirait pour ainsi dire à aucun de ceux que rapportent les journaux, ce qui rendrait ces derniers parfaitement inutiles. Je lui demanderai également de préciser ce qu'il faut entendre par « expérience concluante et phénomènes authentiques »

Examinons pour finir les nombreuses études qui ont été consacrées au spiritisme par différents journaux ou revues, en indiquant sommairement pour chacun d'eux la nuance de la critique ou des conclusions.

L'Idéal spécial (Paris), du 8 mars, dans son article *Le Spiritisme*, reconnaît la véracité de certains faits, mais conclut, sur un ton cléricale, que le spiritisme est aussi insensé que dangereux.

La Roumanie (Bucarest), du 19 mars, traite la question de *La transmission de la pensée* et atteste que les cas de transmission par la voie télépathique sont et demeurent incontestables.

Le Cosmos (Paris), des 28 mars, 4 et 11 avril, publie, sous la signature du Docteur L. M., une longue étude sur *les tables tournantes, la suggestion, les transformations de la personnalité et le spiritisme* : il conclut « qu'il y a une grosse partie du spiritisme qui rentre dans un chapitre aujourd'hui bien connu de physio-pathologie des centres nerveux, le chapitre du psychisme inférieur ou automatisme et qui doit être détaché du bloc de l'occultisme. »

Le Courrier du Centre (Limoges), du 25 avril, article très documenté sur *L'art de la divination*.

La Semaine littéraire (Genève), du 9 mai, étudie *Les Manifestations spiritualistes en Italie* et conclut que les divergences de doctrine qu'elle signale « ne détruisent pas l'importance du fait, c'est-à-dire du grand développement pris par le spiritisme en Italie... On ne peut non plus nier que ce mouvement n'ait sorti d'un bas matérialisme plusieurs vies qui s'y étaient tristement engouffrées... »

Le Journal (Paris), du 22 juin, dans une causerie sur *Ceux qui s'envoûlent*, d'Emile Gautier parle des conférences de J. Bois à la Bodinière sur

l'envoûtement et des recherches sur le même sujet du colonel de Rochas, mais, très sceptique, il ajoute que « malgré tout le respect dû à l'École polytechnique, il ne croit pas un mot de toutes ces diableries. »

La France médicale (Paris), n° du 25 août et suivant, publie un extrait du « Spiritisme devant la science » du D^r Grasset, de Montpellier. Le docte écrivain fait un exposé du spiritisme à peu près comme s'il s'agissait d'une épidémie d'aliénation mentale, mais il reconnaît que, sous les noms divers d'occultisme, de sciences psychiques,... il s'est étendu énormément et a ses revues, ses journaux, ses livres et ses sociétés savantes. Il se demande en terminant ce qu'il y a de vrai dans tous ces phénomènes, et croit devoir se servir « pour exposer la doctrine scientifique du spiritisme complet ou intégral, d'un livre très récent et fort bien fait du D^r Encausse (Papus) sur l'occultisme et le spiritualisme. » Sa conclusion est celle-ci, c'est « qu'on ne peut admettre que tout soit scientifique dans cette vaste doctrine et qu'il y a d'abord, c'est incontestable, toute une partie qui appartient à la philosophie et à la religion, et qui est absolument, par suite, hors de la science positive. » Pour moi, ce que je vois de plus clair, c'est que nos docteurs eux-mêmes sont bien embarrassés pour expliquer cette épidémie... qui les gagne eux-mêmes.

Nous reprendrons le mois prochain cette étude rétrospective.

(A suivre.)

ALGOL.

NE METTONS PAS LA LUMIÈRE SOUS LE BOISSEAU

Telle est la réflexion que je me suis faite à la suite de la controverse engagée dernièrement dans la *Revue Spirite* sur l'existence de Dieu et les opinions diverses émises sur ce sujet.

Poussé par un sentiment d'amour fraternel, je me suis décidé à transmettre ces lignes à Mme Leymarie dans l'espoir qu'elle voudra bien leur donner l'hospitalité dans la *Revue*, en pensant qu'elles pourront être de quelque utilité et apporter un peu de lumière dans l'esprit de nos frères que le doute torture et qui cherchent de bonne foi la Vérité.

Je ne possède malheureusement pas un savoir suffisant pour bien expliquer ces choses; je vais néanmoins essayer, comptant sur l'indulgence de nos frères spirites, qui s'attacheront plutôt à l'idée qu'à la manière dont elle est exprimée.

A la suite d'un travail lent et douloureux qui a eu pour résultat l'épuration des fluides de mon périsprit, une grande lumière s'est fait en moi, un sens nouveau a pris naissance dans mon organisme. J'ai non seulement conscience de mon âme (1), mais je la perçois encore clairement sous forme d'une

(1) Je désigne ainsi le principe intelligent qui constitue notre individualité.

lumière que je sens et que je vois fonctionner en moi et hors de moi, lumière d'intelligence et d'amour qui a la faculté de se répandre dans tout mon être et de pénétrer jusque dans les plus bas-fonds de la matière pour la vivifier.

Cette perception de l'âme a des alternatives d'intensité et de faiblesse suivant que le corps est plus ou moins bien disposé.

De même que mon âme peut descendre dans les profondeurs de mon organisme, de même elle peut s'élever sans effort vers la lumière intelligente, Divine ou rayonnement Divin, l'attirer en elle et fusionner avec elle. Cette fusion dont j'ai *pleinement conscience, produit des sensations de bonheur* qu'il est assez difficile de dépendre. Elle donne d'abord la sensation de Dieu, on a la perception claire que c'est lui qui est en nous, il remplit notre être de sa tendresse, de son amour consolateur, on a en même temps une impression de l'infini; l'âme est ravie de ce bonheur qui l'inonde et la pénètre de toute part; elle se sent dans son élément; aussi, son plus grand désir est-il de se mettre en harmonie avec cette pensée d'amour qui la fortifie et lui donne cette joie ineffable. C'est dans cet état que l'on comprend bien ces paroles du Christ : « Soyez parfait comme votre père est parfait. »

Ce qu'il y a encore de merveilleux, c'est que cette lumière d'amour et de vie que nous avons attirée en nous est communicable et peut être reportée sur nos frères incarnés et désincarnés et leur faire éprouver les mêmes sensations de bonheur. C'est alors la vraie prière.

Bien que l'âme ressente dans cet état un bonheur inconnu sur cette terre, elle a néanmoins l'intuition qu'elle n'est encore qu'au seuil du sanctuaire et que ce bonheur déjà incomparable s'augmentera au fur et à mesure qu'elle s'élèvera dans ces régions divines dont elle n'ose encore sonder les profondeurs. En attendant, elle ne peut plus douter de l'existence de Dieu, elle le sent en elle, le voile qui l'en séparait a été déchiré et elle a déjà un avant-goût de la Vie divine.

J'aurais encore bien des choses à dire sur ce sujet, mais je n'ose m'étendre davantage ne voulant pas abuser de la patience des lecteurs de la Revue, j'ajouterai seulement qu'il serait à désirer que les personnes qui possèdent des facultés médiumniques, pouvant aider à éclairer et à élucider certaines questions à l'ordre du jour, se fassent connaître en n'hésitant pas à décrire leurs impressions, de manière à pouvoir les classer et les contrôler, il en résulterait ainsi des sujets d'instruction et d'étude bien intéressants qui seraient d'une grande utilité à la cause du spiritisme.

Le commandant,
P. Coëz.

CENTRO ESPIRITA ALLAN KARDEC

Un nouveau centre spirite a été créé, le 31 août dernier, à Paranaguá, Estado do Parana, Brésil, sous la dénomination de *Centro Espirita Allan Kardec* pour la propagation de notre Doctrine et les Études expérimentales, sous la présidence de ANTONIO SIMPLICIO DA SILVA.

Sous le nom de *Groupe spirite 'Kardéciste'* il a aussi été formé à Rio Grande do Sul, Brésil, une société spirite qui possède une bibliothèque publique et qui a organisé différents cours gratuits, régulièrement suivis, pour l'enseignement de notre Doctrine.

Toutes nos félicitations et sympathies à ces deux nouvelles sociétés qui se dévouent à la propagation du spiritisme et que leurs efforts dans ce but soient couronnés de succès.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

La Société Universelle d'Etudes Psychiques s'est réunie le samedi 5 décembre au siège central de la Société, 113, rue de Rennes, à Paris. Le docteur Joire, Président, donne communication des adhésions de la province et de l'étranger, et annonce la formation de nouvelles sections de la Société dans les départements. Parmi les nouvelles adhésions figurent celles de : M. le professeur Lombroso, de Turin ; M. Von Schienk-Notzing, de Munich ; M. Richard Hodgson, de Boston ; M. Maxwell, de Bordeaux.

Une délibération a lieu en vue d'une réunion générale en juin prochain ; réunion qui présentera un grand intérêt par suite des communications qui seront faites et des phénomènes psychiques qui seront présentés.

DOCTEUR JOIRE.

42, rue Gambetta, à Lille.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

Le lendemain, je vis la cuisinière qui cherchait à me parler de Suzon ; j'évitais, mais en vain, de me soustraire à sa curiosité invincible ; les gens du peuple, qui ont l'habitude de creuser une seule idée à la fois, et n'en étant pas distrait par de nombreuses ou diverses préoccupations mentales, trouvent toujours le moyen d'arriver à leur *petite fin*.

— Mademoiselle, me dit-elle, vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai éprouvé, hier soir, en vous entendant faire de la musique avec votre père ! Enfin, me suis-je dit, voilà M. Dumbart sorti de son noir chagrin ! C'est fort heureux ; ce bon maître ruinait sa santé, en ne prenant aucune distraction ! Il n'ouvrait pas même ses journaux !... A vrai dire, cependant, depuis plus d'un mois, il se faisait lire par Suzon ?... qui lit bien mal, cependant... si

mal, que lorsque le matin, je lui disais de me raconter les nouvelles, elle me répondait : *Je ne sais pas !... J'ai oublié...*

— Tu es donc bien bête, ma fille ; aussi je m'étonne que Monsieur te fasse l'honneur de te prendre pour lectrice. — Là-dessus, Suzon, me manquait de respect, à moi, qui suis de beaucoup son aînée et sa supérieure, puisque je suis la cuisinière !...

— Monsieur sait bien ce qu'il a à faire, cela ne vous regarde pas...

Je compris vite l'allusion méchante et jalouse, de celle qui me parlait. Rhéa l'avait prévu, du reste !

La lecture de Suzon, dis-je, nous convient à mon père et à moi, cela suffit ; dispensez-vous de parler à cette fille de son service à cet égard ; dorénavant, la soirée se passera au salon, j'y assisterai ; vous pouvez aller vous coucher, d'ailleurs, d'aussi bonne heure, que vous voudrez ; nous n'aurons jamais besoin que vous nous attendiez pour partir.

Naturellement je ne parlai pas de cette conversation à mon père, et le soir, à la même heure que la veille, ayant fermé les portes à clef en-dedans, après l'entrée de notre femme de chambre, nous éteignîmes la lampe et nous fîmes de la musique.

Suzon était allée sans dire un mot, s'installer dans le fauteuil, où elle s'endormit bientôt.

Cette soirée fût mémorable. A peine l'obscurité fut-elle faite, qu'une Ombre vaporeuse éclairant par elle-même, la place où elle se montrait, vint se mettre près de mon père. La lueur que projetait le fantôme était assez puissante pour que le visage de mon père, enveloppé dans sa transparence, devint visible pour moi, après quelques minutes, durant lesquelles la pâle lumière oscillait de droite à gauche, essayant de prendre un point fixe. — Ne reconnaissant pas les traits de ma mère, dans cette ombre informe, je fus saisie d'une telle frayeur, que j'en devins glacée. Je cessai de jouer, mes mains me refusaient leur service ; seul, mon pauvre père continuait à jouer du violon.

— Pourquoi cesses-tu de jouer ? me dit-il ému ; ta mère est là ; ne la vois-tu pas ?

Il paraît que l'apparition était pour mon père bien plus visible ; elle avait des contours plus nets et plus arrêtés.

— Je ne vois, répondis-je, qu'une forme indécise, énorme ! Ce n'est pas une forme humaine ordinaire ; que la Vierge nous protège !

Et je tombais à genoux la tête serrée entre les deux mains, l'appuyant sur le tabouret, que je venais de quitter...

— Toute lueur a cessé ; regarde Adrienne ; hélas ! Ta crainte a fait disparaître ce doux fantôme !...

Je regardais, entre mes doigts : l'obscurité était de nouveau profonde et

Suzon semblait haleter... Cette fille est malade, il faut la secourir, il est inhumain de la laisser dans cet état !

Sans me répondre, mon père ralluma la lampe, qui se trouvait placée sur l'angle du piano, tout auprès de lui.

Il fit d'abord peu de clarté ; nous vîmes alors, que notre médium n'était plus sur le fauteuil ; elle était étendue sur le tapis, sa robe relevée sur sa tête, ainsi que son tablier. La pauvre fille gémissait toujours.

— Qu'allons-nous faire, dis-je, car nous encourons une grave responsabilité, si cette jeune fille reste longtemps dans cet état, il peut s'en suivre, un grave préjudice pour sa santé ! Mon père, cessons, je t'en prie, ces expériences, elles sont répréhensibles !...

Mon père dans un accablement et dans un découragement profond, se laissa tomber sur un siège en murmurant :

— Mon Dieu, que je suis malheureux ! Rhéa, ma Rhéa ! Tu le vois, j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour amener notre fille à tes désirs ; elle ne veut pas nous croire ! Ah ! je reconnais bien là, l'influence de sa Grand'mère, qui s'oppose à ce qu'Adrienne soit initiée au Spiritisme.

— Initiée, dis-je mais, c'est de la *Nécromancie*, mon bon père ; et m'y refuser, c'est agir en véritable catholique ; mais là n'est pas la question pour le moment et j'ajoutai avec une dureté, que je regrette bien aujourd'hui.

— Il faut relever Suzon, lui faire prendre un verre de liqueur et l'accompagner dans sa chambre, aussitôt qu'elle aura repris ses sens ; je me charge de ce soin !

Une voix entrecoupée de sanglots sortit de la tête enveloppée de la femme de chambre.

— Chut ! dit mon père, m'arrêtant au moment, où j'allais soulever la partie de la robe qui recouvrait le visage de Suzon.

J'attendis anxieuse, ce qui allait survenir de nouveau...

Des sons inarticulés se firent entendre, nous finîmes par comprendre ceci :

— Diminuez la lumière ; mettez-là de l'autre côté, à l'extrémité du salon.

J'obéis, j'emportai la lampe et la dissimulai derrière un paravent de laque. Je m'assis ensuite, plus rassurée, car je distinguais parfaitement mon père et Suzon ; donc, les fantômes qui avaient besoin de l'obscurité complète, pour se manifester, ne viendraient point me glacer d'horreur !...

Nous attendîmes près d'un quart d'heure ; mon père hochait la tête tristement. — Les forces de Suzon sont épuisées, dit-il, la séance est manquée ! Dorénavant, je resterai seul avec le médium !

Je fus contrariée des paroles de mon père... Je songeais à ce que m'avait insinué le matin même la cuisinière et je me dis : j'irai dès demain à Amboise, confier mes perplexités au bon vieux Docteur Carle..... Je sens que

mon père est en danger ; ses pratiques surnaturelles sont assurément, un péril pour l'âme, aussi bien que pour le corps !

Enfin, Suzon se mit sur son séant, rejeta l'étoffe dont elle s'était voilée le visage, puis d'une toute autre voix que la sienne, ayant jusqu'à l'intonation de celle de ma mère, elle prononça ces mots : « Je le vois, mon espérance est vaine, d'apparaître dans l'intégrité de ma forme astrale, qui est le *duplicata* parfait de ma dernière corporéité, mais plus belle ! Hélas, les éléments nécessaires me font défaut ; j'aurais pu les puiser dans ma fille... Sa crainte absurde et ses préjugés religieux mettent une barrière insurmontable entre elle et moi ! Je ne puis m'assimiler un seul atôme de son fluide vital, que sa frayeur condense en son corps tremblant et glacé. — J'ai peut-être trop demandé à la Providence, en la suppliant de permettre, que je prouve irréfutablement à ceux que je chéris, la survivance de l'être, après la séparation du vêtement de chair !... Oh ! Albert, je sais, je vois que toi au moins, tu ne doutes point. Tu as raison, mon ami ; il n'est plus possible de continuer les séances, dans les conditions présentes ; J'y renonce... toutefois, je vais employer un autre moyen de correspondre avec toi, et j'en userai tant que nous pourrons conserver Suzon... Je veux commencer de suite. — Mets un crayon dans la main du médium, place sur ses genoux, un buvard et du papier de grand format.

Mon père fit ce que lui demandait la voix.

Suzon se mit à écrire fiévreusement ; à mesure que les feuilles se couvraient d'une écriture large et espacée, elle les rejetait par un mouvement brusque et automatique à sa droite. Le crayon se cassa, elle fit de même, seulement le mouvement fût si vif que le crayon fut projeté à plusieurs mètres d'elle. Sa main agitée cherchait un autre crayon. Nous n'avions pas prévu ce cas ; il fallut que mon père ramassât le crayon et se mit à le tailler précipitamment. Durant ce laps de temps, fort court du reste, Suzon ne fit que pleurer. Quand le crayon lui fût remis dans la main, elle se remit à écrire et les feuilles recouvertes d'écriture s'amoncelaient auprès d'elle. Enfin, la main se raidit laissant échapper le crayon et le médium retomba la tête en arrière, sur le tapis. Un instant après Suzon ouvrit les yeux, nous souhaita le bon soir et sortit d'un pas automatique, se rendant à sa chambre, au deuxième étage, ce dont j'eus soin de m'assurer, du reste, afin d'avoir l'esprit tranquille.

Pendant ce temps, mon père ramassait les feuilles éparées ; après il m'embrassa tristement.

— Je vais lire dans mon cabinet, avant de me mettre au lit, ce que ta mère vient de m'écrire ; je te le communiquerai demain, si tu le veux !...

J'inclinai la tête en signe d'assentiment pour ne pas froisser mon père.

Le lendemain, c'était un samedi, veille de grande fête. Je me rendis à Am-

boise, je courus à la maison du Docteur Carle, que je n'avais pas vu depuis longtemps.

— Mon maître est très malade, Mademoiselle, me dit la vieille servante; il a été pris d'une violente attaque de goutte et l'état de sa maladie est si aigu, que la famille est bien inquiète sur le dénouement de cette crise. Sa fille est arrivée, il y a deux jours, avec son mari et ses enfants.

Je dus donc, par force, renoncer à prendre le conseil de notre vieil ami, sur l'état d'esprit de mon père et ce qui se passait chez nous avec Suzon.

IX

Il me restait un espoir : trouver chez lui le curé, mon confesseur, depuis ma première communion, pour le consulter sur ce qu'il était convenable de faire dans la position délicate où je me trouvais.

Le curé Redon s'apprêtait à sortir pour se rendre à son église :

— J'ai une demi-heure à vous consacrer, chère Demoiselle, si ce temps suffit pour votre confidence, je vous écoute.

Nous étions alors dans le petit salon du presbytère ; la porte fut soigneusement fermée par le prêtre, et je lui racontai alors aussi brièvement que possible, tout ce que je viens de raconter. Le bon curé m'écouta, sans m'interrompre, mais sur son visage se peignait tour à tour la surprise, la curiosité et la terreur, à mesure que j'avais dans mon récit.

Le bon ecclésiastique avait croisé ses mains sur sa poitrine ; ses yeux naturellement gros et ronds s'agrandissaient encore en me regardant fixement avec une profonde attention !... Quand j'eus cessé de parler, le prêtre se prit le menton dans sa main droite, et secouant la tête de gauche à droite, il murmurait : « Grave ! très grave, mon enfant !... la perfidie de Satan est manifeste... Votre malheureux père est dans les griffes de l'adversaire du genre humain ! de celui de l'Eglise, du Christ, notamment !... Mais, j'y songe, ce cher M. Dumbart, accablé de chagrin, plus même qu'il ne sied à un bon catholique, ce sera sans doute fait initier aux pratiques magiques de la nouvelle secte dite *Spirite* !... Quel malheur ! ma chère Demoiselle ! quel malheur ! Ah ! je comprends pourquoi je ne vois plus votre père dans notre Eglise. Le Diable éloigne ses adeptes des cérémonies saintes du culte établi par les Apôtres et leurs dignes successeurs ; Sainte Vierge ! Quelle abomination que cette résurrection de la Sorcellerie dans notre belle France !... Qui aurait pu prévoir qu'après tant de siècles, de justes répressions par l'Eglise, renaîtraient ces coupables et maudites pratiques !... Vous avez, mon enfant, ajouta le prêtre en se levant pour m'accompagner jusqu'à la porte extérieure du Presbytère; vous avez été bien inspirée par la Vierge, en venant me confier votre peine ; j'y compatis de grand cœur, pour vous d'abord et puis pour votre père, dont l'état d'âme a besoin de beaucoup de prières !

(A suivre.)

M. A. B.

Le Gerant : PAUL LEYMARIE